

Guillaume Meurice

Petit éloge de la médiocrité



Éditions Les Pérégrines

Petit éloge de la médiocrité

Les Pérégrines : un mot au féminin pluriel pour évoquer nos féminismes ; un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

Notre ambition : vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres, nous amènent à faire un pas de côté, nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Couverture et mise en page : Flora Monnin

© Éditions Les Pérégrines, 2023

Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines

21, rue Trousseau 75011 Paris

www.editionslesperegrines.fr

Guillaume Meurice

Petit éloge
de la
médiocrité



Éditions Les Pérégrines

Du même auteur

Les gens qui likent, Les Venterniers, 2022

Les vraies gens, JC Lattès/France Inter, 2022

Le roi n'avait pas ri, JC Lattès, 2021 ; Le Livre de poche, 2022

Le Renard et le Poulailler, Michel Lafon/France Inter, 2020

Le Cahier de vacances de Manu, avec Charline Vanhoenacker et Cami, Flammarion, 2019 ; 2020

Cosme, Flammarion, 2018 ; Folio, 2020

Guillaume Meurice chronique la société, 30 Éditions, 2012

*Le succès, c'est d'aller d'échec en échec,
sans jamais perdre son enthousiasme.*

Winston Churchill

Je suis médiocre

Mail reçu le 13 avril 2019, à 9 h 53 :

Bonjour, je vous écoute à la radio et parfois je lis vos écrits et je dois dire que je trouve cela systématiquement raté. Vous êtes nul. Nul, nul, nul. Vous êtes même pire que nul. Vous êtes médiocre. C'est ça ce que vous êtes : médiocre.

Philippe

Plaisir du matin. Poésie contemporaine. Haïku des temps modernes. Mais surtout intense perplexité face à une personne qui consacre quelques moments de sa vie à chercher mon adresse électronique, rédiger son texte, le relire, peut-être avec précaution, corrigeant çà et là une faute d'orthographe, avant de me l'envoyer. Cet acte gratuit, désintéressé, qui n'appelle aucune réponse, m'émeut beaucoup. Et me questionne tout autant. Quel était le projet de Philippe ? Son cheminement intérieur ? « Meurice est trop nul, il faut absolument que je le prévienne » ? « Je ne peux pas vivre cette journée sans lui avoir dit que je le trouve pourri » ? Quel espoir a-t-il caressé, Philippe ? Peut-être s'est-il dit que sa remarque allait me faire avancer dans la vie. Qu'il y aurait un avant et un après son mail. Que c'est à partir de là que je réaliserais le tort que je causais au monde.

Que l'on puisse dédier un morceau de son existence à me prévenir de ma médiocrité me bouleverse. Il faut un esprit de sacrifice rare, un sens du dévouement majeur, voire un désir fou de changer le cours du destin d'un homme pour agir ainsi. À moins qu'il n'ait tenté d'être méchant. « Tiens, je vais bien lui foutre ça dans les dents, au Meurice ! On verra s'il arrive à se relever de cet uppercut dans les gencives ! » a peut-être pensé ce petit caïd 2.0.

Et ensuite ? A-t-il été soulagé, Philippe ? A-t-il ressenti le bonheur du devoir accompli ? S'est-il servi un cognac ? Est-il reparti faire du tuning sur sa R5 ou terminer l'intégrale de Stendhal ? Peu importe, là n'est pas la question. Il a souhaité ardemment et avec urgence me signifier que j'étais médiocre. Et il se trouve que Philippe a tapé dans le mille. Il a entièrement raison. Je suis médiocre. Je n'ai aucun doute à ce sujet. Et il n'y a aucun risque que je devienne autre chose. Même une petite notoriété ou un hypothétique travail salué par la critique ne pourra pas me faire changer sur ce point. Médiocre, je suis. Médiocre, je resterai.

Médiocre, selon les dictionnaires de référence, signifie *de qualité moyenne, qui tient le milieu entre le grand et le petit*. On pourrait penser qu'il s'agit là d'une variation sur le thème de la normalité, voire de la banalité. Mais s'y ajoute une teinte péjorative. Un arrière-goût de nullité. D'ailleurs, les dictionnaires des synonymes ne s'y trompent pas : *imperfection, petitesse, faiblesse, insuffisance*. Sur les bulletins scolaires, le commentaire « médiocre » n'est jamais gage de félicitations. Pour moi, la médiocrité est pourtant le signe d'une gestion pointue de son engagement. Lorsque j'étais à l'école, j'ai toujours considéré que, dans les matières que je n'aimais pas, 10/20 était la note parfaite. Celle qui permet de passer sans gaspiller ses efforts. Celle qui possède la grâce du funambule ou la fragilité de la barre effleurée par le sauteur en hauteur. Il y a de la poésie dans ce 10. Voire de l'élégance et de la malice qui défient les menaces de sanction, de classement. On me disait déjà « médiocre », mais j'aimais ça. Je n'en tirais pourtant aucune fierté, car je n'ai aucun mérite. Pourquoi serais-je autre chose que médiocre ? Pourquoi serions-nous autre chose que ça ? Je n'ai jamais compris les gens qui se pensaient au-dessus ou en dessous des autres, ni qu'à un certain statut social soient associés certains privilèges. Il est plus que nécessaire d'être lucides sur les médiocres que nous sommes et d'agir en conséquence. La révolution sera celle de la médiocrité, ou ne sera pas.

Aujourd'hui, je me confronte tous les jours à ma propre médiocrité. Car écrire, jouer la comédie ou exercer toute autre pratique artistique, c'est partir à la recherche de soi-même. Il est préférable de se préparer au pire. D'ailleurs, les œuvres les plus intéressantes sont souvent celles où les artistes sont le moins complaisants avec eux-mêmes et nous laissent entrevoir leurs failles, leurs faiblesses, leurs mesquineries.

De la même manière, il est risqué de placer trop d'espérance dans une personne que l'on admire. Cette leçon de vie m'a été donnée par un certain Donald Duck à l'occasion d'une sortie à Disneyland Paris dans mes jeunes années. Je l'aimais tellement et suivais ses aventures depuis si longtemps que j'étais impatient d'enfin pouvoir l'approcher. Mon cœur battait fort et ma voix tremblait lorsque je lui tendis mon papier en échange d'un autographe. Lui, muet et distant, ne prit même pas le temps de répondre à mon « bonjour », se contentant de sourire bêtement et de me tourner le dos une fois mon papier

signé. Énorme déception. J'avais imaginé que Donald pouvait être autre chose que médiocre. Il n'y avait pourtant aucune raison à cela. La médiocrité est en nous, comme dans les canards en vareuse. Rencontrer ses idoles, c'est faire le deuil de sa naïveté.

C'est aussi une manière d'enrayer les schémas mentaux qui nous poussent à des comportements bizarres. Par exemple, j'ai un mal fou à vouvoyer les gens. Je ne comprends pas cette coquetterie qui confine à l'hypocrisie. « C'est une question de respect », me dit-on. La familiarité effacerait donc ce respect ? Il y aurait des personnes plus respectables que d'autres ? Pourquoi devrait-on tutoyer un SDF mais vouvoyer le ministre du Logement ? Quel sens peut bien avoir ce petit théâtre des apparences ? Mettre une distance, encore et toujours, entre les gens. Les classer. Donc faire en sorte que certains s'en trouvent grandis, extraits du lot, moins médiocres que les autres. Cruelle erreur. Michel de Montaigne résumait cela : « Et au plus eslevé throne du monde, si ne sommes assis, que sus notre cul » (je l'ai laissé dans sa version d'origine pour les médiocres de l'Académie française qui pensent que la langue est figée dans le temps et que son évolution est le signe d'une grande décadence). Montaigne avait bien compris qu'aussi puissants que certains pensent être, et quels que soient leurs efforts pour le paraître, personne n'ignore qui ils sont vraiment. Car ils sont comme tout le monde. Imaginez Vladimir Poutine constipé en train de grimacer sur sa cuvette en marbre ou Kim Jong-un trébucher en mettant son slip Bob l'éponge, et vous porterez un autre regard sur leur prétendue puissance. Ce n'est pas pour rien qu'une des techniques conseillées aux personnes qui ont la phobie de prendre la parole en public est d'imaginer leur auditoire à poil. Pensez-y la prochaine fois que vous serez devant votre supérieur hiérarchique. Le roi est nu sous son manteau d'hermine ou son costume Gucci. Le pouvoir est une fiction en habit d'apparat.

En ce sens, la revendication de la médiocrité est une résistance. Elle contient le « j'ai compris mais je ne suis pas dupe, et je ne suis pas d'accord ». Elle marque une absence de volonté de soumission ainsi que de domination. Elle est un pied de nez à la quête de performance. La médiocrité a un goût d'école buissonnière, d'objection de conscience, de désobéissance. C'est pourquoi les représentants du pouvoir s'en méfient et tentent de la mettre continuellement à distance. Elle est une menace pour les structures de hiérarchie, ou de

production. C'est le cas par exemple du capitalisme, qui se base sur une certaine idée du mérite (fable qui consiste à faire croire que chacun est à sa bonne place et que celui qui subit n'a qu'à trouver les moyens de ne plus subir). Comme si la structure était neutre. Comme si le contexte social n'avait pas d'impact. Comme si, dans la vie, il y avait l'élite et les autres, censés être à leur service. La médiocrité ramène tout le monde à la raison. Les médiocres qui dirigent ne valent pas mieux que les médiocres qui subissent. En cela, elle possède une charge subversive. Elle est de la dynamite sur un baril de poudre. La lucidité attendant son heure pour allumer la mèche.

Nous sommes tous plus ou moins déterminés par notre éducation, notre environnement, les influences que l'on subit, qui nous traversent, nous meuvent, ou nous anesthésient. On aime croire qu'on est à la barre de notre bateau insubmersible, vaillant capitaine qui brave la tempête, mais notre libre arbitre ressemble souvent à une coquille de noix ballotée au milieu d'un océan en furie. On navigue, chacune et chacun dans nos champs d'incompétence, essayant de maîtriser ça et là quelques savoir-faire à défaut de savoir-être. Moi, je fais des blagues, des chroniques, des livres. Je vends de l'évasion, de la rigolade. Du vent. Rien de plus, rien de moins. Je fais comme je peux avec ce que je suis, avec ce qui m'entoure. Comme le commun des mortels. Lorsqu'on aura pris conscience de ça, on pourra être libérés de cette pression qui pèse sur nos épaules. Si vous en avez marre de rater des trucs, de vous trouver « à chier » dans bon nombre de domaines, ne paniquez pas. Vous n'êtes pas cette personne extraordinairement nulle. Vous êtes, comme tout le monde, ordinairement médiocre. Ne laissez jamais personne vous dire le contraire. Ne laissez jamais personne prétendre qu'il est autre chose que ça. Vous pouvez donc continuer à m'écrire, avec plaisir, à m'insulter si ça vous chante. Mais arrêtez de me dire que je suis médiocre. Je le sais déjà.

Cela étant dit, Philippe, je t'embrasse.

L'être humain, cet animal nul

Qu'est-ce qui court moins vite qu'une panthère, ne respire pas sous l'eau, n'a pas de carapace, pas d'ailes, pas d'écailles mais des poils ridicules, est moitié sourd comparé à un loup, quasi aveugle comparé à un faucon ? Réponse : un primate dégénéré du genre *Homo* qui s'est lui-même affublé d'un qualificatif signifiant « intelligent, sage, raisonnable, prudent » : *sapiens*. L'être humain a ainsi relégué les autres espèces à des rangs inférieurs dans le plus grand des calmes, opérant un hold-up sémantique presque parfait.

Pourtant, pendant des millénaires, l'humain a été une proie. Longtemps, il a tremblé la nuit au moindre craquement de feuilles et sursauté au plus petit grognement, s'est fait discret devant les tigres à dents de sabre et les ours des cavernes. Aujourd'hui, même si ces temps semblent révolus, nous sommes en droit de nous demander si ce que l'humain inflige à ses colocataires terrestres n'est pas une forme de revanche, consciente ou non, de l'époque où il n'était qu'un Apéricube pour grand fauve. Force est de constater que cette revanche prend la forme de Gérard se levant le dimanche matin pour aller dégommer à bout portant du faisan d'élevage afin de nous prouver son incroyable supériorité.

Car l'humain aime se persuader qu'il domine son écosystème, voire qu'il s'en est extrait, affranchi. René Descartes, égérie du génie cérébral français, parlait même, en toute modestie, de la nécessité de nous rendre « comme maîtres et possesseurs de la nature ». Il a développé par la suite sa fameuse théorie de « l'animal machine », qui considère qu'un chien ne vaut pas mieux qu'une brouette. De nombreux humains convoquent d'ailleurs encore ce philosophe pour légitimer la guerre menée actuellement contre la nature, à coups de pesticides, de filets de pêche, d'élevage intensif. Ce bon vieux René, mort et enterré depuis longtemps, bouloité par les asticots qu'il méprisait, n'a malheureusement pas eu le temps de cogiter à ses théories dans l'humus, racine première du mot « humilité ».

L'observation devrait pourtant être un terreau fertile à des considérations plus justes de la réalité. Dès son plus jeune âge, l'humain est un animal médiocre. Lorsqu'il voit le jour, un bébé humain est, comparé aux petits d'autres espèces, à peine ébauché. Il doit continuer son développement à l'extérieur du ventre de

sa mère, requérant ainsi protection attentive et sécurité renforcée. Beaucoup de patience lui sera nécessaire avant de s'exprimer, de marcher, de devenir cet individu adorable qui court en hurlant dans le couloir du TGV. Même lorsqu'il aura grandi, son autonomie sera encore loin d'être suffisante. Il est d'ailleurs intéressant de constater que les humains qui critiquent le plus ce qu'ils nomment « l'assistanat » sont ceux qui en ont le plus besoin. Plus ils se croient puissants, dominants, plus ils sont en réalité fragiles et dépendants. Imaginez simplement Bernard Arnault en slip au milieu d'une forêt, loin de ses secrétaires, assistants, domestiques, chauffeurs, cuisiniers, jardiniers, etc., et amusez-vous à estimer son espérance de vie.

L'orgueil de l'humain sape sa clairvoyance. Longtemps, celui-ci s'est demandé ce qui le différenciait des autres animaux. Il a d'abord cru que c'était sa capacité à se servir d'outils. En effet, un beau jour, un hominidé du paléolithique a eu la bonne idée d'attraper une branche pour déterrer une racine, ou un caillou pour ouvrir une noix. À l'époque, peut-être est-il d'ailleurs passé pour un fou, un hérétique. Peut-être y a-t-il eu des débats, du type : « Les outils pervertissent notre civilisation ! Maintenant tous les jeunes veulent des outils et perdent leur temps à s'en servir ! C'était mieux avant ! » Puis l'humain en a tiré sa gloire et la preuve ultime de sa supériorité sur le reste du règne animal – avant de se rendre compte que la loutre utilise des cailloux pour ouvrir des coquillages, que le pinson pic des Galapagos se sert d'aiguilles de cactus pour extraire des larves sous les écorces des arbres, que les chimpanzés taillent des bâtons...

Par la suite, l'humain a imaginé que sa capacité à rire le distinguait des autres espèces. Il faisait des farces. Aucun autre animal ne pouvait rivaliser. Aucune autruche n'écrit pour Carambar. Aucune amibe ne paye 70 euros pour s'agglutiner avec 5 000 autres amibes dans un Zénith afin de voir du stand-up d'amibe. Mais l'humain s'est aperçu que des animaux comme l'otarie, le rat, l'orang-outan, ou bien le kéa, un perroquet de Nouvelle-Zélande, rient et se font des blagues. Et peut-être même les amibes. Qui sait ? Qui s'y connaît en humour amibe ? Ou en humour non humain en général ? Qui nous dit que le ricanement des dauphins n'est pas simplement du foutage de gueule devant notre allure pataude et nos airs suffisants ?

Plus tard, avec l'avènement de la science, est né l'espoir d'une preuve définitive de la supériorité humaine. Lorsque la génétique a pris son essor,

l'humain a d'abord pensé que si notre espèce se montrait supérieure aux autres, c'était en raison du grand nombre de gènes qui logent dans chacune de ses cellules. Puis il a découvert que le riz en a bien davantage. Avant cela, l'anatomie avait été sollicitée. Le fait que l'humain ait un gros cerveau aurait pu lui conférer matière à vantardise. Manque de chance, il s'avère être beaucoup plus petit que celui d'un éléphant ou d'un cachalot. En ce qui concerne le nombre de neurones, encore raté : les oiseaux en possèdent plus que les mammifères. La cervelle de moineau n'est donc pas celle que l'on croit. De plus, le cerveau de l'humain s'avère assez défaillant dans de nombreux domaines, notamment lorsqu'il s'agit de raisonner à long terme. Ainsi, chaque année, il considère qu'un burkini est plus dangereux que le réchauffement climatique. « Certes, mais l'humain est quand même l'animal le plus intelligent », entend-on parfois pérorer un esprit éclairé. Encore faudrait-il définir l'intelligence, et comme on ne peut la définir qu'avec notre cerveau, le risque est grand de tourner en rond.

Alors quoi ? Qu'est-ce qui singularise l'humain ? À bien y réfléchir, sa « supériorité » réside peut-être dans sa capacité à souiller la beauté et le silence, à polluer ses conditions de survie, à créer du déchet – concept qui n'existe pas à l'état naturel. Une crotte de chevreuil est un formidable engrais. Un pipi de yack aussi. Une mue de serpent également. Une coquille abandonnée fait un abri pour un autre mollusque. Moins certain que ce soit le cas pour un emballage de McDo ou une batterie au lithium. Ironie de l'Histoire : le sale est le propre de l'Homme.

De là à devenir antispéciste, c'est-à-dire postuler une absence de hiérarchie entre les espèces, il n'y a qu'un pas. « Ah ouais ? Et tu vas me faire croire que la vie de mon fils ne vaut pas mieux que celle d'un moustique ? » hurlera l'*Homo sapiens* courroucé. Invertissons le raisonnement. La vie d'un humain vaut-elle davantage que celle d'un autre animal ? Dans tous les cas de figures ? Laquelle choisiriez-vous entre celle d'un terroriste qui s'apprête à faire sauter une école maternelle et celle d'un chien démineur qui déjoue des attentats à la bombe ? Je vous laisse sonder le fond de votre cortex. Il n'y a pas de bonne réponse. Rien à gagner. Si ce n'est un peu de discernement dans nos postures morales, dans nos hiérarchies personnelles, dans notre médiocrité latente.

Sans doute cet aveuglement face à la réalité est-il la source de nos frustrations, de nos vexations, de nos névroses existentielles, de nos angoisses millénaires. Peut-être que de notre ignorance crasse naît cette colère dévastatrice. Un peu comme celle d'un enfant gâté élevé en maître de son univers et qui s'aperçoit qu'il n'est qu'un rouage insignifiant d'un monde qui ne lui appartient même pas. Ainsi, l'humain vexé prend tout, colonise tout, détruit tout. Mieux, il éprouve de la fierté face à sa capacité d'auto-extirpation de masse. Par exemple, tous les 14 juillet, l'humain regarde défiler sur les Champs-Élysées des humains formés à massacrer d'autres humains.

Parfois, je me plais à imaginer que nous sommes une télé-réalité pour des extraterrestres. « Regarde ! Ils ont élu un banquier d'affaires pour gérer l'intérêt général, c'est vraiment l'espèce la plus con du programme », pourrait-on entendre sur une lointaine planète. Cette civilisation doit certainement parier sur la prochaine espèce que le saccage de la biosphère fera disparaître et sur la date d'expiration de la nôtre. « Regarde ! Ils s'enfoncent des spaghettis dans l'urètre pour faire des vues sur Internet ! » « Attends, mieux, ils vont chercher du pétrole au fond des océans ou font de la fission atomique alors qu'ils ont les énergies solaire, éolienne, hydrolienne à dispo en quantité infinie ! » Ça doit se marrer dans le cosmos. On est tous les Ch'tis à Mykonos de quelqu'un.

C'est la clairvoyance sur notre médiocrité qui nous fera peut-être cesser de vouloir tout dominer. C'est cette capacité à nous savoir faillibles qui nous permettra peut-être d'imaginer des structures ne nuisant pas aux autres espèces ni à la nôtre, d'arrêter de violenter ce qui ne nous ressemble pas. « Je pense donc je suis », disait René, qui une fois de plus s'est montré un peu court. Il aurait été plus pertinent de proclamer : je pense (que je ne suis qu'une espèce parmi d'autres et que ma survie dépend du respect de l'ensemble du vivant) donc je suis (humble et je ne vais pas fanfaronner en arguant de la prétendue supériorité de mon espèce sous peine de passer pour un gland pour des siècles et des siècles).

Banal comme un dieu

L'être humain, du haut de son complexe de supériorité, ne peut accepter de ne pas savoir, de ne pas comprendre, de ne pas avoir de réponse aux questions qui le tracassent. Parfois, ça le rend curieux. Alors, il s'agite, il fouille, il cherche, il remue ses méninges. Il y a fort longtemps, il a trouvé une astuce habile qui prospère encore de nos jours : l'explication divine. Pourquoi le soleil se lève ? Parce qu'on a sacrifié Patrick hier et qu'on a offert son cœur à l'astre sacré. Pourquoi les récoltes de vignes ne sont pas bonnes cette année ? Parce que Bacchus en a décidé ainsi. Pourquoi Jean-Eudes n'a pas obtenu les félicitations du jury en cours de droit canonique ? Parce qu'il n'a pas assez prié la Sainte Vierge, trop occupé qu'il était à fumer de gros joints avec son copain Mohamed.

Bien pratique, l'astuce a évolué au fil des années mais la base est restée la même : c'est Dieu qui a voulu ça comme ça, et puis c'est marre. Dieu ou « les dieux ». Car bien avant l'invention des monothéismes, dans le monde dit *occidental*, les mythologies étaient peuplées de créatures diverses et variées, qui avaient une particularité commune : elles foiraient régulièrement ce qu'elles entreprenaient ou, au mieux, décevaient l'espoir qu'on avait placé en elles. Bref, elles étaient médiocres. C'est le cas par exemple de la célèbre Pandore, conçue dans une boule d'argile par Héphaïstos, le dieu du feu, et animée par Athéna. Lorsqu'elle reçut en cadeau la désormais fameuse boîte (en « réalité » une jarre), Zeus, le souverain des dieux, lui interdit formellement de l'ouvrir. Et pour cause, cette dernière comportait tous les maux de l'humanité : la Vieillesse, la Maladie, la Guerre, la Famine, la Misère, la Folie, le Vice, la Tromperie, la Passion, l'Orgueil. Il n'y manquait aucun fléau, excepté le scénario de *Taxi 4*. Que fit Pandore ? Elle l'ouvrit, bien évidemment, à cause de la curiosité transmise par un certain Hermès, qui était à l'époque le dieu des voyageurs, et pas encore le nom d'un carré que les vieilles bourgeoises mettent sur leur tête pour prouver qu'elles peuvent dépenser ton salaire dans un torchon.

Pandore n'a rien à envier au non moins célèbre Icare, connu pour avoir tenté de s'échapper par les airs tel un Ceașescu des temps anciens. Alors qu'il était enfermé dans un labyrinthe conçu par son père, ce dernier lui fabriqua des ailes avec de la cire et des plumes pour qu'il puisse en sortir, en lui recommandant

toutefois de ne pas s'approcher trop près du soleil au risque de devenir la risée du monde mythologique. Consigne que s'empessa de ne pas respecter Icare, à qui l'on doit le record du monde de plongeon, suivi immédiatement du record d'apnée dans la mer qui porte aujourd'hui son nom.

Dans ce monde merveilleux, les histoires de ce genre foisonnent. Citons encore le destin fracassé de Cassandre, à qui Apollon offrit, pour la pécho, le don de prophétie. Elle accepta dans un premier temps, avant de se rétracter. Furieux et assez peu au fait de la notion de consentement, Apollon lui cracha alors dans la bouche, lui ôtant tout pouvoir de conviction. Une vengeance qui fit de Cassandre quelqu'un qui pouvait prédire l'avenir mais que personne ne crut jamais, sorte d'ancêtre des scientifiques du GIEC.

La mythologie romaine n'est pas en reste. Prenant exemple sur (pour ne pas dire « plagiant sans scrupule ») sa cousine grecque, elle regorge également de légendes habitées par des personnages tout à fait moyens, traversés par des pulsions et des élans coupables. Citons au hasard le cas de Minerve, qui n'est pas la déesse du torticolis mais n'était pas la dernière pour les coups tordus (existe-t-il un dieu du jeu de mot médiocre ?). Elle est notamment connue pour avoir changé la chevelure magnifique de Méduse en mille serpents, ce qui n'est pas très pratique pour la vie en société. Même si ça évite les cheveux secs et cassants, et les « alors, qu'est-ce qu'on leur fait ? » au salon de coiffure Jupit'hair.

Les déesses et les dieux éprouvaient donc les mêmes sentiments que les humains sur lesquels ils étaient censés régner et leurs actions étaient souvent motivées par la jalousie, le désir de vengeance, la colère, autant de signes manifestes de bassesse morale. Il fut un temps où l'on pouvait facilement s'identifier aux habitants de l'Olympe. On a d'ailleurs tous dans notre entourage quelqu'un qui, pendant le confinement, s'est pris pour Esculape, le dieu de la médecine (si vous ne voyez pas, c'était peut-être bien vous), ou quelqu'un qui croit être Éros, le dieu de l'amour, et se prend pourtant régulièrement des vents (fournis par Éole).

Pour se débarrasser de l'idée de médiocrité, l'être humain eut, une fois encore, une idée qu'il crut brillante : grand-remplacer toutes ces déesses et tous ces dieux par un seul et unique créateur. J'ai nommé : Dieu. Celui avec une majuscule. Certes, il se décline en trois versions mais dans chacune de celles-ci

Il est censé être tout-puissant, infailible, une entité à côté de laquelle n'importe quel Avenger passerait pour un hémiplegique sous CBD. Seul détail qui cloche, comment un être parfait a-t-il pu créer tant d'imperfection ? Si Dieu était si irréprochable, aurait-Il créé l'humain – qui plus est alors qu'Il affirme l'avoir créé à Son image ? Il y a de quoi se faire des nœuds au cortex et du mal à l'âme.

Dieu est touchant car, comme toute création de l'humain, Il lui ressemble jusque dans sa médiocrité. Que penser d'une entité supposément au-dessus de tout qui détruit par le feu une ville comme Sodome pour y purifier de prétendus péchés, en s'exprimant en ces termes : « Voici, ma colère et ma fureur se répandant sur ce lieu, sur les hommes et sur les bêtes, sur les arbres des champs et sur les fruits de la terre ; elle brûlera, et ne s'éteindra point. » On a connu plus miséricordieux. Nul doute que si la colère est un péché capital, Dieu lui-même finira cramé en enfer.

Nous sommes en droit de nous demander qui Il est pour prétendre nous mettre la pression à ce point et nous traquer dans chacun de nos comportements. Qui est-il pour empêcher un musulman de manger des chips pendant le ramadan, un juif de prendre l'ascenseur pendant le shabbat, un prêtre de se marier avec son voisin ? Pourquoi impose-t-Il aux humains de respecter à la lettre ses commandements, alors que Lui-même n'est pas capable de les respecter ? Faut-il Lui rappeler qu'Il a ordonné aux humains « tu ne tueras point » avant d'inventer les guerres et la syphilis ? « Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain » alors qu'Il a envoyé un prétendu esprit saint cocufier le pauvre Joseph ? Qu'Il a dit « tu travailleras six jours » et qu'il a inventé le chômage ? Bref, Dieu est un être médiocre, comme tout le monde. D'ailleurs, on Lui pardonne, Il n'a pas l'air de savoir vraiment ce qu'Il fait.

Il n'est donc pas étonnant que les êtres humains soient parfois désemparés devant la religion. Des textes sacrés sont censés leur apporter des réponses définitives sur leur mode de vie, la manière de se comporter, mais sont en réalité bien trop creux pour être totalement satisfaisants. En outre, ils sont remplis de menaces et de promesses infantilissantes. Il est par exemple toujours émouvant de discuter avec des humains qui croient en une récompense divine après leur mort. Un prétendu paradis rempli de fontaines de lait d'ânesse et Chocapic à volonté. « Si tu es bien sage, tonton Dieu saura s'en souvenir après ta rupture d'anévrisme », semble chuchoter le Tout-Puissant à leurs oreilles.

Chacun son père Noël, son doudou, son être imaginaire auquel se raccrocher. Chacun calme ses angoisses avec ce qu'il peut – une licorne, un sanglier à trois têtes, un macroniste de gauche, ou toute autre chimère. La croyance en un au-delà est attendrissante, excepté bien sûr lorsqu'elle est mise au service d'un prosélytisme acerbe. « Crois en mon paradis sinon je te tranche la jugulaire », c'est tout de suite moins engageant. Pire, un « mon Dieu est le plus fort, espèce de chien d'infidèle, je le vengerai » laisse entendre que Dieu aurait besoin d'un barbu à kalachnikov pour se défendre. Enfin, que penser d'un croyant qui pleure aux funérailles d'un être cher ? Ne croit-il plus qu'une vie existe après la mort et qu'il retrouvera l'être aimé dans quelques années, bien dérisoires comparées à l'éternité qui les attend ? Moi, je croirai aux gens qui croient le jour où ils arrêteront de pleurer aux enterrements et qu'ils remplaceront leurs prières par un « bon bah, elle va un peu me manquer, Jocelyne, mais je ne devrais pas tarder à la rejoindre pour toujours, alors je vais aller refaire du café ». À moins que le croyant ne pleure sa propre finitude, son impuissance à endiguer la longue marche de la vie vers la fin de ses illusions ? Est-ce sa propre médiocrité, bien cachée jusqu'alors dans les tréfonds de son être, qui ressurgit à ce moment précis ?

L'humanité, en créant des mythes, passe donc son temps à se regarder. Une histoire résume à elle seule sa destinée. Celle de Narcisse. Ce dernier était considéré comme le beau gosse de son temps. Quiconque le croisait en tombait immédiatement in love. Si Tinder avait existé à l'époque, Narcisse aurait fait planter l'algorithme. Un jour, alors qu'il s'abreuvait à une source, il tomba nez à nez avec son reflet dans l'eau. Et ce qui devait arriver arriva. Il en tomba éperdument amoureux. Car Narcisse, non content d'être magnifique, était sans doute également un petit peu con. Il fut tellement subjugué par son propre reflet qu'il se laissa mourir de langueur, ce qui est sans doute une des morts les plus médiocres que l'on puisse imaginer (l'équivalent de tomber dans un ravin en se prenant en photo avec une perche à selfie). Morale de l'histoire : la perfection est dangereuse et, dans certains cas, elle est même mortelle. Bref, bien souvent, la médiocrité nous sauve. Nullité akbar !

L'imposture du génie

« Quel génie, ce Charlie Chaplin ! »

Non.

J'adore Charlie Chaplin. C'est un de mes artistes préférés. Je ne suis pas original, nous sommes légion à être fascinés, interpellés, émus par ses créations. Certes. Mais est-ce un génie ? Non. Désolé.

Peut-être faudrait-il déjà définir le terme. Selon *Le Larousse*, il s'agit d'une « aptitude naturelle de l'esprit de quelqu'un qui le rend capable de concevoir, de créer des choses, des concepts d'une qualité exceptionnelle ». En quelque sorte, un don. Kant dit même que « le génie est la disposition innée de l'esprit par laquelle la nature donne les règles à l'art », dans sa *Critique de la faculté de juger*, œuvre dont la lecture est jugée comme un acte de barbarie par bon nombre de terminales L.

Le génie viendrait donc naturellement à Charlie Chaplin. Celui-ci n'aurait qu'à être et faire, et le laisser opérer à travers lui. Rien de ce qui émanerait de lui ne pourrait transpirer un tant soit peu la médiocrité, le déchet, l'erreur. Pourtant, Chaplin est connu pour avoir été un être d'une absolue intransigeance envers lui-même, refaisant ses prises des dizaines, voire des centaines de fois, avant qu'une seule ne trouve grâce à ses yeux. En clair, Charlie Chaplin a passé la majeure partie de sa vie à rater, à échouer, à foirer. Ce qui semble assez loin de la définition d'un humain touché par la grâce. Attention, l'inverse n'est pas vrai : rater, échouer et foirer ne fait pas de chacun d'entre nous un Charlie Chaplin en puissance. Sinon, je serais Balzac et les tennismen français à Roland Garros seraient les meilleurs joueurs du monde.

D'un travail ou d'une œuvre, on accède uniquement au produit final, à ce que l'artiste a décidé de nous montrer, ou à ce que les circonstances ont décidé pour lui. Qui nous dit que Mozart, pressé par le temps ou pris par la flemme, n'a pas bâclé quelques mesures ? Que Shakespeare relisant *Hamlet* ne trouverait pas ça finalement assez chiant ? Il se pourrait même que Léonard de Vinci, en regardant *La Joconde*, pense : « Il est pas mal ce tableau mais j'ai quand même complètement foiré le sourire. » C'est pourquoi la plupart des artistes verront d'abord ce qu'ils considéreront comme les défauts de leur œuvre. Peut-être même se lamenteront-ils dessus en se disant : « Je suis nul, j'ai encore raté, ce

n'est pas du tout ce que je voulais faire. » Et cela sera sans doute vrai. Un artiste rate. Du moins, il y a un décalage entre son idée, son intention, et le résultat final. Mais personne ne le saura jamais. Et peut-être que d'autres gens trouveront ça magnifique, seront bouleversés, crieront au sublime. « C'est le spectateur qui fait l'œuvre », disait Marcel Duchamp, considéré comme un génie de l'art pour avoir exposé un urinoir dans un musée. Si on pousse la logique, il est même fortement conseillé aux artistes de rater, de ne pas être parfaits. Rien de plus pénible qu'une œuvre considérée comme « sans défaut ». Car la personne qui rencontre l'œuvre n'est pas parfaite. Elle aussi rate, échoue, se plante. Elle est également médiocre. Et être artiste, c'est savoir faire résonner les médiocrités.

Il y a bien évidemment des créatrices ou des créateurs qui restent et d'autres qui disparaissent. Tout ne se vaut pas. Il serait absurde de mettre sur un même plan *La Légende des siècles* et la dissertation sur les vacances à la mer de votre fils de six ans (même si, on sait, il est très doué, trèèèèè en avance sur son âge). Mais la part d'incertain, de hasard, de persévérance et de revers est très certainement sous-évaluée lorsqu'on cite les grands noms qui impriment la mémoire collective. Et la médiocrité passe sous les radars, alors qu'elle est parfois au centre même du processus. Dans tous les domaines. Quand un apprenti confiseur se trompe dans les proportions de sucre et de menthe, il fait naître la bêtise de Cambrai. Quand le chimiste Albert Hofmann absorbe par mégarde un dérivé d'acide lysergique, il découvre de nouvelles sensations ainsi que la base d'un produit qu'on appellera quelques années plus tard le LSD (élément indispensable pour créer/écouter de la musique des années soixante). C'est en pensant soigner les angines de poitrine que l'on a inventé le Viagra. Petit raté pour l'homme mais grand bond pour les sexagénaires. Plus loin dans le temps, quand le bien nommé Colomb a dit « ne bougez pas, je vais vous ouvrir une nouvelle voie maritime jusqu'aux Indes », il a carrément débarqué sur un nouveau continent, devenant l'involontaire instigateur d'un massacre de la population autochtone et de l'avènement de Justin Bieber.

Parfois, c'est tout simplement le hasard qui joue son rôle dans ce que l'on considère comme le fruit du génie humain. Lorsqu'à la fin des années 1920 le biologiste Alexander Fleming s'interroge devant une vilaine moisissure qui a tué les bactéries qu'il cultivait pour les étudier, il vient en fait de découvrir la

pénicilline. Lorsqu'en 1964 Robert Wilson et Arno Penzias détectent un bruit parasite dans leur radiotélescope, ils accusent un couple de pigeons venus loger dans la structure de l'antenne, avant de se rendre compte qu'ils sont les premiers humains à entendre le « fond diffus cosmologique », l'une des preuves du Big Bang. Ce principe est tellement présent dans le domaine de la recherche qu'il porte un nom : la sérendipité, c'est-à-dire « l'aptitude à faire par hasard une découverte et à en saisir l'utilité ». Évidemment, elle ne suffit pas à elle seule (il n'y a pas de master 2 en biochimie mécanique option « coup de bol »), mais elle occupe une place non négligeable dans les avancées, trop souvent accordées au seul mérite humain et mises au crédit de la gloire individuelle.

Sans compter que les noms des prétendus génies éclipsent celles et ceux qui travaillent avec eux. La tour Eiffel n'a pas été construite seulement par Gustave et ses petits bras musclés. L'idée, la construction et même les plans du monument sont issus d'une mise en commun de savoirs, de réflexions, d'une somme de volontés, d'un collectif. Or ce dernier est bien trop souvent ignoré, volontairement ou non, pour laisser place au récit de l'individu solitaire, à l'inspiration fulgurante. C'est pourquoi ce mythe du génie est éminemment politique. Un plus juste regard sur les inventions, les créations, les découvertes, laisserait entrevoir une aventure humaine qui se conjugue toujours au pluriel et dans laquelle les liens et les échanges sont bien plus importants que les destinées personnelles. On verrait que les médiocrités mises en commun peuvent créer du sublime, qu'un individu seul, aussi supposé génie qu'il soit, ne peut pas grand-chose.

Si l'on cumule la force de l'échec et celle du collectif, on doit obligatoirement reconnaître qu'une découverte ou une œuvre s'appuie sur les milliers de ratés et autres tâtonnements l'ayant précédée. Pour un Einstein, combien de scientifiques tâtonnant, éliminant des hypothèses au fil des siècles et de leurs recherches ? Autant d'échecs qui font progresser les disciplines. La méthode dite « essai-erreur » est d'ailleurs l'une des plus utilisées dans les protocoles scientifiques. C'est en ratant que l'on se rapproche de la vérité. C'est pourquoi les chercheurs ne s'appellent pas des trouveurs. Et c'est pourquoi il est ridicule de récompenser les découvertes de manière individuelle. Le culte de la réussite solitaire est un dogme qu'il convient de regarder avec défiance, et l'humain que

l'on hisse sur un piédestal ressemble à ces statues de divinités figées dans le mouvement, immobiles, empêchées, fausses.

Le contexte n'est pas étranger à la construction de cette mythologie. Est-ce un hasard si, dans les noms cités ci-dessus, on cherche celui des femmes ? Seraient-elles moins propices à faire émerger des œuvres révolutionnaires et autres découvertes majeures ? Ou les a-t-on sciemment éclipsées du devant de la scène pour laisser se pavaner les messieurs ? Marie Curie à qui l'on demandait « qu'est-ce que ça fait d'être mariée à un génie ? » avait répondu « demandez à mon mari ». Elles sont légion celles qu'on a exclues de la photo de famille de l'excellence. Qui se souvient de Dorothy Vaughan, Katherine Johnson, Mary Jackson et Christine Darden, ces mathématiciennes de la NASA qui ont permis à ces messieurs d'aller faire joujou dans l'espace ? Qui connaît l'existence de Maria Kirch, la première personne à avoir découvert une comète, en 1702, mais dont le génie de mari s'est attribué la trouvaille ? L'histoire la plus fabuleuse restant celle de Margaret Keane : son mari vendait carrément les œuvres de son épouse en les signant de son nom à lui. Ce n'est que bien des années plus tard qu'elle a révélé l'injustice, en direct à la radio. Ne s'en laissant pas compter, son mari l'a entraînée dans une longue suite de polémiques et de procès avant d'avouer ses torts. Son génie ne fut en tout cas pas celui de l'escroquerie. Et pour cause, le génie est une fiction.

Et le talent alors ? Autre mot aux contours flous, apparenté à un quelconque don. Certes, les aptitudes existent, de même que les dispositions physiques. Il va être compliqué pour un sourd de naissance de composer une symphonie ou pour Philippe Croizon de devenir champion de NBA. Mais au-delà de ça n'existent que des structures et des environnements sociaux qui permettent de faire émerger telle ou telle aptitude ou compétence, telle ou telle sensibilité. Et c'est bien cette dernière qui peut faire toute la différence lors d'une découverte ou d'une création. Qu'est-ce qui fait l'intérêt d'une pratique artistique, plus encore que la maîtrise technique ou la virtuosité, si ce n'est la singularité de la personne qui crée ? « Ce réalisateur est bon mais on ne crie pas au génie ! » ai-je lu de la part d'un critique cinématographique, visant certainement une place à *Passif-agressif magazine*. Qu'entendre par là ? Qu'il n'était pas à la hauteur ? De qui ? De quoi ? Qui l'est ? Charlie Chaplin a depuis longtemps apporté une réponse définitive à ce débat dans son film *Les Feux de la rampe* : « Nous

sommes tous des amateurs, on ne vit jamais assez longtemps pour être autre chose. »

Politique : la prime aux minables

Tout est politique. Celles et ceux qui disent le contraire soit font semblant de l'ignorer, soit cachent leurs intentions derrière une prétendue neutralité. Notre manière d'interagir avec nos congénères, d'occuper l'espace public, de nous comporter dans l'intimité, crée des rapports, des équilibres, des façons différentes de façonner la société. Le célèbre « moi, je suis apolitique » dissimule dans la majorité des cas une faculté naturelle à se contenter d'un statu quo, à espérer que rien ne change, et est donc une posture tout ce qu'il y a de plus politique.

Il n'est pas ici question d'interroger la politique entendue comme l'étude des interactions humaines, mais bien le terme générique tel qu'on le comprend dans la phrase « de toute façon dans la politique, y a que des tocards ! » d'un docteur en sociologie appliquée option PMU Le Balto, spécialité Rapido-cacahuètes. Sauf que sous ses allures un peu balourdes cette sentence révèle une vérité qui s'impose à n'importe quelle personne ayant le sens de l'observation un poil aiguisé : plus on monte dans la pyramide des institutions, plus les personnes dépositaires du pouvoir sont nulles. Ce constat devrait nous interroger collectivement et nous amener à une modification majeure de nos structures prétendument démocratiques – après, bien sûr, avoir repris une Suze et un Loto Flash.

Il y a plusieurs manières de s'engager dans le jeu politique. Souvent, on commence par intégrer un parti, militer à la base. On a alors les idées claires, de l'énergie à revendre et l'intention de ne pas transiger ni compromettre son idéal. Lorsqu'on sait se rendre disponible, qu'on présente bien et qu'on acquiert un peu d'aisance et d'expérience, on peut se voir confier plus de responsabilités au sein de la structure. Voire, graal absolu, une potentielle candidature à une élection locale. Mais pour cela, peut-être faudra-t-il légèrement modifier son discours, adoucir ses propos, voire s'interdire quelques prises de position publiques, ou même remettre en cause une amitié avec celui ou celle dont on risque de prendre la place au sein du parti. Il va falloir faire des compromis. Puis, en cas de victoire, encore d'autres compromis pour exercer le pouvoir. Et ainsi de suite au fil de notre ascension. Par conséquent, très logiquement, plus vous vous hissez dans les hauteurs de la République, plus vous vous éloignez de

vos convictions et de votre motivation initiale, plus vos compromis deviennent compromissions. Bref, la médiocrité est un atout pour réussir en politique. Elle est stimulée, valorisée, récompensée. Montrez-vous sous un jour incorruptible, loyal et sincère, et vous serez tout simplement éjecté du processus. Ou assigné à un rôle de figurant ou d'éternel opposant. Spartacus aurait fait un très mauvais député MoDem.

Notons qu'il n'y a pas qu'en politique que ce type de dynamique opère. On retrouve peu ou prou le même schéma, par exemple, dans le maintien de l'ordre. Les motivations de départ d'un aspirant policier sont possiblement louables : agir pour plus de justice, défendre les gens en situation de faiblesse, de péril immédiat. Rares doivent être celles et ceux qui s'engagent initialement par passion pour le gazage d'étudiants ou le cassage de gueule de smicards. La réalité du terrain est tout autre : injonction à faire du chiffre, contrôles au faciès, défense des intérêts des dominants, des possédants, matraquage des pauvres qui luttent pour leurs droits. Alors, au fur et à mesure de leur entrée dans la vie professionnelle, deux tendances se dessinent : celles et ceux qui vont rapidement se décourager et sortir des rangs par déception et par dépit, et les autres, qui vont accepter de faire le sale boulot, par lâcheté, par bêtise ou, dans le meilleur des cas, par naïveté. Mieux, les plus zélés et les plus prompts à appliquer des ordres sans réfléchir vont rapidement progresser. Et voici comment, de la même manière que dans le milieu politique, la médiocrité est le carburant de la structure, son essence même.

Alors, faut-il continuer à blâmer nos politiques parce qu'ils sont nuls ? Assurément non. S'ils n'étaient pas nuls, ils n'occuperaient pas ces postes. À quoi bon reprocher à l'eau de mouiller, au feu de brûler et à un ministre de l'Agriculture de ne pas savoir faire la différence entre une vache et une tractopelle ? Parfois, la nullité est tellement abyssale qu'elle en devient fascinante. Nous avons tous en tête les balbutiements d'un Jean-François Copé sur le prix du pain au chocolat, une ministre du Travail qui ignore le nombre maximal de renouvellements d'un CDD ou les prises de parole de Marlène Schiappa (que je soupçonne d'être en fait une comédienne réalisant un canular pour une émission de caméra cachée).

Autre élément non négligeable qui explique le niveau de médiocrité de nos représentants politiques : ils doivent nous plaire. Il est peut-être douloureux de

nous rappeler que nos critères de choix dans l'isoloir ne sont pas tous basés sur la raison raisonnante, mais la pratique de la politique au quotidien s'apparente à de la séduction de base. D'ailleurs, il est drôle de constater que, quel que soit leur niveau de notoriété, celles et ceux qui sollicitent nos suffrages se retrouvent toujours dans l'obligation d'arpenter les marchés, une pile de tracts à la main. Parce que rien ne remplace le rapport humain, la poignée de mains, la bise, la photo avec la p'tite, le petit mot qui flatte. Parce que notre médiocrité prend la forme d'un besoin d'être considéré, pris en compte, même le temps d'un regard. C'est ce qui explique en grande partie le succès d'un Patrick Balkany, bandit notoire d'une sympathie à toute épreuve.

La médiocrité de la vie politique est tellement intégrée et assimilée qu'on la retrouve jusque dans la mise en scène. Par exemple, avant chaque séance à l'Assemblée nationale, l'arrivée de sa présidente ou de son président se fait au son des tambours, avec une haie d'honneur de gardes républicains. Que peut-il bien se passer dans la tête d'un de ces gardes, sabre sorti du fourreau, pompon dressé sur le chapeau, quand il voit passer un bonhomme au charisme de table basse qui se prend pour Clémenceau ? Le paroxysme de la burlesque médiocrité de l'exercice du pouvoir est sans doute la réception des chefs d'État. Le tapis rouge, les photos officielles, les trompettes, les berlines, les dîners d'apparat... Ou l'art de tenter de camoufler le grotesque d'un théâtre désuet par du protocole strict où rien ne dépasse, sauf un goût de faux, de raté, de dommage. De tendresse aussi, je dois bien l'avouer, face à la futilité de ce décor, ainsi que les piètres prestations des actrices et acteurs politiques. « Ils ne sont grands que parce que nous sommes à genoux », disait Étienne de La Boétie. Peut-être ferions-nous bien de nous dérouiller les guiboles.

La structure de la société avantageant donc la médiocrité individuelle, il semble nécessaire et urgent de la modifier en profondeur. Mais comment ne pas retomber dans les mêmes travers ? Comment imaginer un organe de prise de décision qui ne soit pas désespérément vertical ? Ou trusté par les plus puissants, les plus riches, les plus grandes gueules, celles et ceux ayant le plus grand réseau ? Très simplement, en suivant l'exemple d'un certain Emmanuel Macron. En effet, il nous a généreusement offert un très bon modèle de politique vertueuse et efficace. Oui, vous avez bien lu. Ce n'est pas de l'ironie.

Calmez-vous, soufflez et buvez frais. Car, bien évidemment, il ne l'a pas fait exprès.

En 2019, il se rend compte qu'il ne fait rien pour que la France réduise ses émissions de gaz à effet de serre. Et ceci pour une raison très simple : l'écologie, il n'en a strictement rien à foutre. Mieux, il n'y connaît rien. Mais bon, il sent bien qu'il faut faire quelque chose, car il a vu les images des manifestations pour le climat et trois vidéos d'Hugo Clément sur Konbini. Il regarde autour de lui et se rend compte qu'il y a déjà des ficus dans tous les bureaux. Il regarde au ministère de l'Écologie et se rend compte qu'il y a même un ficus assis derrière le bureau. Sa marge de manœuvre est donc faible, d'autant qu'il est l'apôtre d'une secte vouant un culte à la croissance. Hors de question, donc, de faire des concessions sur la production, la consommation, la spéculation. Il lui semble indispensable de continuer à faire du pognon. C'est à cet instant qu'il a une idée. Personne n'était présent dans sa tête (sauf Jacques Attali), mais sa pensée a dû se formuler à peu près en ces termes : « Comme les gens sont complètement débiles, je vais en tirer au sort cent cinquante, on va les enfermer dans une pièce et il en sortira des trucs que je vais promettre de mettre en œuvre. Ils aiment tellement leur confort, leur bagnole, leur barbecue, qu'ils vont forcément décider de continuer comme ça. Tout va bien se passer et on me prendra pour un pur démocrate qui a laissé le peuple décider. Qu'ils sont cons, mais qu'ils sont cons ! Peut-être devrais-je m'interroger sur le fait que je suis leur roi. » Ainsi est née la Convention citoyenne pour le climat. Cent cinquante citoyennes et citoyens, dont la plupart ne connaissaient pas grand-chose aux enjeux climatiques, réunis au même endroit, au même moment, entourés d'experts, de spécialistes, de scientifiques. La suite est connue : cent quarante-neuf propositions radicales et nécessaires que le président de la République balayera quasi toutes d'un revers de la main. Et une preuve de plus que des processus d'autorégulation et de contrôle des décisions peuvent avoir lieu collectivement. Que plusieurs personnes nulles à l'échelle individuelle, regroupées dans un but précis, commun et désintéressé, dialoguant, réfléchissant, s'instruisant, interagissant, sont capables de penser et de décider de leur présent et de leur avenir. Hors des jeux et enjeux politiques. La seule solution pour rendre la politique moins médiocre est donc de mettre nos médiocrités en commun.

L'amour du faux

« Il était une fois... » est une promesse formidable, la porte de l'imaginaire, le début d'un voyage. Par exemple : « Il était une fois une fée qui exauçait les vœux... », « Il était une fois une licorne magique... », « Il était une fois le néolibéralisme vert... ». L'être humain adore raconter – et se raconter – des histoires. Plus elles sont extravagantes, plus elles marquent les esprits, plus elles se retiennent, plus elles se diffusent. C'est ainsi que, dans les temps anciens, se perpétuaient les légendes, et c'est pourquoi l'Histoire est peuplée de héros dont les exploits sont arrivés à nos oreilles, non sans avoir bien souvent été passablement déformés. C'est aussi pourquoi « j'ai chassé une araignée de la cuisine » est un récit beaucoup moins captivant que « j'ai sauvé la vie de ma belle-sœur Véronique menacée par un monstre velu ».

Ainsi va l'imaginaire. On aime ça. On marche sur la réalité. On lui roule dessus. Ainsi va la vie des fake news sur les réseaux sociaux. « Quoi ? Joe Biden est en fait un hologramme créé par la CIA ? Je partage ! », « Oh là là ! Ne prenez pas ce vaccin, il contient une puce électronique qui vous reliera à votre grille-pain ! », « Les arcs-en-ciel sont en fait de la propagande créée par le lobby LGBT ! » Il convient d'être lucide sur les limites du cerveau humain face à quelque chose auquel il veut croire : un démenti, même quasi immédiat, ou une enquête de fond sérieuse et étayée n'empêchent pas la propagation d'une fausse nouvelle. Nous sommes extrêmement faibles. Et, bien souvent, plus on se croit fort et imperméable, plus on cède facilement. « Moi, je ne me laisse pas embobiner par le discours du gouvernement », disent souvent les sceptiques avant d'aller chercher leur dose de réalité sur un site complotiste.

Car, comme les enfants que nous ne parvenons pas à cesser d'être, nous aimons que l'on nous raconte des histoires. Sans même nous en rendre compte, nous vivons dans des fictions. Un trait sur une carte sépare deux fictions, qu'on appelle des pays, qui devront pour souder leur peuple (autre fiction) construire une identité (encore une fiction). Et cela a un impact jusque dans nos lois. Par exemple, de part et d'autre d'une ligne imaginaire tracée dans le Sud-Ouest de la France, enfoncer des piques dans un herbivore peut être considéré soit comme un acte de maltraitance animale relevant de la justice pénale, soit comme un élément du patrimoine culturel et, en ce cas, subventionné. On

paye avec des bouts de papier auxquels on a donné une valeur complètement fictionnelle. Il suffit de se mettre d'accord sur ladite fiction pour qu'elle finisse par être confondue avec la réalité. Un réflexe éprouvé dès le plus jeune âge. « On dirait que le canapé ce serait une montagne et que lui il serait chef de la montagne et qu'on payerait avec des cacahuètes... » Comme le dit la marque Playmobil : en avant les histoires !

Cette faculté d'aimer les histoires fait notre charme. Mais elle signe aussi notre perte. Car parmi les fictions les plus répandues et les plus néfastes, il y a celle qui voudrait nous faire croire que la médiocrité est à bannir et qu'il faut toujours s'élever, devenir un héros, être performant. On cherche à se démarquer, à être exceptionnel, à épater le voisin, on gonfle les muscles, on bombe le torse, on se remplit de collagène... L'« homme providentiel » est un très bon exemple de ce travers. En France, comme dans d'autres pays, on fait croire qu'un seul gugusse est capable de régler les problèmes de millions d'autres. Lorsqu'on réfléchit cinq secondes, on se rend compte que ça n'a aucune chance de fonctionner, qu'il y a une probabilité non négligeable qu'on soit déçus. On a tendance à oublier que ce gugusse est un médiocre, un de plus. Qu'il nous ressemble bien plus que nous l'espérons. Que la fiction de la réussite individuelle est puissante. Alors on crie « Gugusse démission » avant d'en choisir un autre...

Les « grands » chefs d'entreprise s'entourent de gens qui vont écrire leur légende et la colporter partout. Aujourd'hui, on appelle cela du storytelling, mais l'époque n'a rien inventé. Autrefois, les troubadours allaient par monts et par vaux vanter les louanges de leur seigneur (de nos jours, ils vont par BFM et par LCI). Et pour cause, il est démontré que le cerveau humain retient davantage les informations si on les enrobe dans un récit. C'est pourquoi, avant l'invention de l'écriture, on avait recours aux fables et aux poèmes. C'est pourquoi Philippe de Villiers propose au Puy du Fou des spectacles qui vantent la France chrétienne et complètement mystifiée, pour créer un imaginaire collectif qui serve son idéologie – tout comme le Rassemblement national a fait une OPA hostile sur la mémoire de Jeanne d'Arc. C'est pourquoi la bataille culturelle est un enjeu politique majeur. Ce qu'avait très bien compris l'intellectuel italien Antonio Gramsci en développant sa théorie de

« l'hégémonie culturelle », ainsi que Mussolini, qui, tel un petit fasciste fragile, le fit emprisonner précisément pour cette raison.

Il est toujours surprenant de constater à quelle vitesse la société fabrique des héros, à quel point elle aime mettre en scène leurs défaillances pour mieux valoriser leur capacité à s'en sortir. Un héros lisse à qui il n'arrive rien n'est pas intéressant – preuve que l'être humain aime davantage la faculté à affronter les épreuves que la performance en elle-même. Il faut que le héros ait des failles, des faiblesses, y compris morales. Qu'il nous ressemble tout de même un peu. Il faut qu'on puisse y déceler de la médiocrité, se projeter en lui quand il foire, pour se projeter aussi quand il réussit. L'histoire des aventures de Superman serait sans doute moins captivante si elle n'était pas celle d'un gamin abandonné par sa famille vivant sur une autre planète menacée de destruction, mais juste celle d'un type aux superpouvoirs qui s'appelle Jean-Claude, et qui sait voler et mettre son slip par-dessus son bas de pyjama.

Nous aimons tellement les histoires que les gens qui les écrivent sont admirés dans le monde entier. Leurs livres se vendent par millions, les films et les séries pullulent. Quant à celles et ceux qui incarnent ces histoires, ils sont carrément adulés. Les stars de cinéma sont courtisées alors que leur métier consiste simplement à savoir feindre une émotion, ou imiter à la perfection les gestes d'un métier. Les humains ont dans leur chambre des posters de George Clooney dans la série *Urgences*, mais pas du chirurgien qui les a opérés et leur a sauvé la vie. *What else?*

Je ne pense pas me tromper en disant que vous venez à l'instant de penser à une célèbre marque de café. Pourquoi ? Parce que s'il y a bien un domaine qui a compris les avantages de la fiction, c'est celui de la publicité. Comment vendre de quoi vous débarrasser de votre haleine de bouc ? Simplement en disant que tel produit est efficace, en montrant les résultats d'un test ou le comparatif avec un autre ? Ou en mettant en scène une star de télé-réalité à moitié nue sous une cascade d'eau fraîche à Porto-Rico ? Le scénario est souvent des plus nuls. Le rêve vendu aussi. D'ailleurs, les publicitaires ne s'imaginent pas tromper leur monde. Ce n'est pas leur but. Leur but est d'exploiter nos failles en associant un produit à une image agréable, et peu importe que ce ne soit pas crédible. Complètement extérieure à ce qu'il se passe dans son cerveau, la personne soumise à la publicité se croira au-dessus de tout

ça. C'est possiblement dans ce cas que la publicité est la plus efficace, l'inconscient n'ayant qu'à convoquer Nabilla dans le rayon « parapharmacie et reflux gastrique » d'Auchan.

Le produit passe aujourd'hui au second plan. Seule compte l'« expérience client ». Une fois de plus, une histoire. « Achetez ce robot-cuiseur et retrouvez le goût des recettes de votre grand-mère ! » « Faites comme votre idole, engloutissez ce bout de jambon ! » « Mangez ce morceau de fromage et laissez-vous transporter quatre cents ans en arrière dans l'abbaye de Saint-Flonflon qui l'a fait naître. » C'est plus pernicieux encore lorsque ces fables nous donnent le beau rôle. Celui du papa qui amène ses enfants manger au fast-food. Celui de la jeune femme qui assure en soirée grâce à un déodorant. Aujourd'hui, « soyez le super-héros de votre propre histoire et courez vite chercher la panoplie dans votre supermarché », « vous êtes tous merveilleux, achetez cette voiture que vous méritez et qui vous rendra encore plus merveilleux ». Or la réalité est tout autre : nous sommes tous nuls et aucun produit ne changera rien à ça. Pire, le risque est grand de la désillusion après l'acquisition du dernier téléphone ou de la dernière crème de jour aux extraits d'huile essentielle de cumin. On ne camoufle pas la médiocrité avec un filtre Insta ou du bifidus actif. La fable dans laquelle nous vivons aujourd'hui nous fait croire que l'abondance de biens nous rendra heureux. Que l'accumulation de trucs et de machins nous apportera la joie et la félicité. Elle est peuplée de héros : des chefs d'entreprise qui réussissent, des sportifs qui déchaînent les foules, des stars qui défilent devant le crépitement des flashes. Elle porte en elle le mensonge du « tout est possible ». Elle est terriblement efficace. On aime y croire. On aime penser qu'on peut être plus fort que ce qui nous écrase. Qu'un jour on réussira à rembourser ce crédit à force de volonté et de travail. On oublie qu'on est médiocre. On construit à crédit notre propre prison mentale meublée par Ikéa.

Aujourd'hui, alors que la fin est proche pour l'espèce humaine, sa seule solution de survie semble être d'arrêter de polluer son imaginaire et d'écrire un autre récit, avec moins de héros solitaires et plus de zéros solidaires. Parce que, parfois, faut arrêter de raconter des histoires...

La tyrannie des podiums

Lorsque j'étais au collège, le prof de sport organisait régulièrement des concours de saut en longueur. Chacun notre tour, les genoux cagneux et la morve au nez, nous courions comme des dératés, puis nous élancions pour atterrir quelques (centi)mètres plus loin, dans le sable mouillé (parfois par la pisse des chiens du quartier, très peu au fait des valeurs de l'olympisme). Mon camarade Stéphane y excellait. Ses performances suscitaient régulièrement les félicitations de l'homme en jogging fluo à chronomètre autour du cou. Le maître et l'élève s'enorgueillissaient ainsi de leurs succès respectifs. Mais voilà, un beau jour débarqua Fabien, un nouveau venu qui se défendait plutôt pas mal dans la discipline. Petit à petit, les concours prirent des allures de face-à-face dans lequel les deux champions prépubères s'affrontaient sous le regard vaguement circonspect du reste de la classe. Une matinée maussade d'automne, Fabien s'envola tellement loin qu'il pulvérisa son propre record et, pire encore, celui de Stéphane. Face à cette page de l'histoire qui s'écrivait devant nous, nous applaudîmes mollement. Pas tant pour l'exploit que pour nous réchauffer un peu. « Bravo champion ! » exulta le prof comme s'il s'attribuait les mérites de la performance. Dans son coin, Stéphane n'en revenait pas. Il fulminait, rageait, le visage bouffi par les stigmates de l'humiliation. Sa place lui échappait. Il venait de passer du statut de « camarade sympa et sacrément fortiche en sport » à « camarade sympa et pas mauvais en sport mais moins bon que Fabien qui lui est super fortiche ». Et c'était dur à avaler. Mais tout n'était pas encore joué. Stéphane avait droit à une dernière tentative, un ultime essai. Lorsqu'il prit place au bout de la piste d'élan, tentant de se décontracter les cuisses, se tapotant sur les joues comme il l'avait sans doute vu faire à la télévision, l'intensité de sa concentration était palpable. Il mettait toute sa courte vie dans ce moment. Il devait réussir. L'échec n'était pas une option. C'est à ce moment-là que je vis Fabien prier. Il était là, devant moi, les mains jointes, le regard au ciel. Il faisait appel à la puissance divine pour lui venir en aide. Il y aurait beaucoup à dire sur cette pratique que l'on pourrait apparenter à du dopage céleste. Après tout, n'est-ce pas une tricherie manifeste d'en appeler à une force toute-puissante pour intercéder en notre faveur ? D'ailleurs, qu'est-ce que Fabien pouvait bien demander à son entité préférée ? Il avait

épuisé tous ses essais : la seule manière pour lui de gagner était que Stéphane rate sa tentative. Il devait donc en toute logique demander : « Faites qu'il se ramasse, faites qu'il trébuche, qu'il se vautre... » Et cela m'a rendu triste. Pour lui, pour les autres, pour nous. Comment souhaiter à ce point l'échec d'autrui ? Comment corréler son désir de victoire à la faillite d'un autre ? Comment ne pas y voir la pure expression de l'humain dans ce qu'il a de plus pathétique, vil, bas ? Stéphane s'est élancé. Sa course était fluide, dynamique, son regard déterminé. Mais ce qu'il ignorait, c'est que, la veille, Flocon, le bichon maltais de la voisine, avait changé ses habitudes, délaissant le bac à sable pour l'extrémité de la planche d'appel. Stéphane, concentré sur son rêve de gloire, le corps et l'esprit tendus vers un triomphe promis, ignorait les turpitudes d'une vessie de canidé. Il ne flaira pas le danger. Mais il sentit sa cheville se dérober et son appui foutre le camp, puis entendit un rire massif s'élever lorsqu'il s'étala devant toute la classe, les bras en croix. Peut-être vit-il Fabien exulter, tout heureux qu'il était de l'avoir emporté. Même si le dieu des bichons maltais avait eu son rôle à jouer dans cette histoire, l'injustice me sauta aux yeux. Car qu'est-ce qu'un gagnant, à part un créateur de perdants ? Quel sens cela peut-il bien avoir de savourer l'échec d'un autre comme signe de sa propre puissance ? Se sentir l'espace d'un instant moins médiocre ? Moins nul ? Au-dessus du lot ? Ce n'est pas dans le milieu du saut en longueur que cette logique fait le plus de dégâts, mais dans la société en général. C'est cette même structure qui légitime toutes les iniquités. C'est une machine à produire du malheur. Si tu es en bas de l'échelle sociale, c'est que tu fais partie des perdants. Désolé. Il ne fallait pas glisser sur le pipi de la vie.

Tout le monde ou presque connaît Pierre de Coubertin. Il est l'inventeur des Jeux olympiques dits « modernes ». Celles et ceux qui ont étudié de plus près le parcours du bonhomme savent qu'il a aussi la réputation d'avoir été un fervent défenseur de la colonisation et un opposant farouche à la participation des femmes aux épreuves sportives. Bref, un mec qui ferait passer n'importe quel chroniqueur de CNews pour un punk à chien. Sa phrase fétiche, mille fois répétée : « L'important, c'est de participer. » OK, Pierrot. Le message est bien passé. Mais en ce cas, pourquoi filer des médailles seulement aux trois qui sont arrivés premiers ? Pourquoi récompenser autre chose que simplement la

participation que tu chéris tant ? S'il y avait une épreuve de faux-culs aux JO, viserais-tu le podium ?

Le monde entier tend à se transformer en une vaste compétition. La preuve, tout peut faire l'objet d'une notation. Tout se classe sur une échelle verticale. La note de ce livre sur un site Internet aura un impact sur ses ventes. De même pour celle d'une pièce de théâtre ou d'un restaurant. Nous sommes devenus des critiques littéraires, gastronomiques, des spécialistes de tout et de n'importe quoi. Je peux aller sous la vidéo d'un chercheur en chimie moléculaire et, d'un clic, signifier que je ne l'aime pas ou commenter : « mdr nimportequoi t ki ? » Sur Google, même les monuments nationaux sont notés. À l'heure où j'écris ces lignes, l'Arc de triomphe obtient 4,7 étoiles sur les 5 possibles. Le Sacré-Cœur, 4,9. Le mur des Fédérés, contre lequel ont été fusillés cent quarante-sept combattants de la Commune, seulement 4,5. À croire que les monuments à la gloire de l'oppression sont plus satisfaisants que ceux dédiés à l'insoumission.

Pire, on note le boulot des autres. À la fin d'une conversation avec un agent d'une centrale d'appel, on nous demande d'en évaluer la qualité, donc le travail de la personne que nous avons eue en ligne. On juge, via des smileys mis à disposition sur les comptoirs des magasins, la qualité de l'accueil, la propreté des lieux. On évalue les taxis, les livreurs. Chaque jour, nous effectuons un travail d'audit bénévole au service de la compétitivité. Autant de coûts en moins pour l'entreprise, qui profitera de cet argent économisé pour ne pas mieux payer ses salariés. On se juge, on se surveille. Nous sommes tous devenus les N+1 des autres.

Il y a quelques années, une émission de télévision avait eu l'idée funeste de noter des humoristes. Chacun devait faire un sketch et subissait le verdict d'un jury et du public. Un programme problématique à plus d'un titre. Outre que l'humour est affaire d'élève du fond de classe qui lance des boulettes de papier en se moquant de l'autorité, quel sens peut-il y avoir à donner une note à des blagues ? Si ce n'est cette éternelle volonté de classer, hiérarchiser, faire croire à certaines personnes qu'elles sont moins médiocres que d'autres. Idée stupide en général, et dans le monde de l'humour en particulier. Car pour savoir si un humoriste est drôle, il suffit d'écouter si le public rit. C'est un des rares domaines où les relations et les connaissances bien placées jouent peu. « Cette émission pourrait te faire griller des étapes »,

m'avait assuré la production pour tenter de me convaincre d'y participer. Manque de bol, j'aime les étapes. J'aime flâner, m'arrêter, glander. J'aime l'aventure avec ce qu'elle comporte de tâtonnements, de ratés, d'échecs. C'est pourquoi je suis heureux d'être médiocre. La citation d'Oscar Wilde « il faut toujours viser la lune, car même en cas d'échec, on atterrit dans les étoiles » m'a toujours paru aussi jolie que parfaitement débile. En effet, il y a de fortes chances qu'en échouant on termine congelé dans le vide intersidéral.

C'est bien logiquement que l'on voit fleurir des classements. Les top 3, top 10, top 100. On étudie les tendances. Ça se jauge, ça se juge. Qui monte et qui descend ? Et on récompense les mieux classés. L'être humain adore se décerner des prix, des médailles. En football, tous les ans, a lieu la remise du Ballon d'or, qui glorifie le meilleur footballeur au monde de l'année. Un et un seul type peut être récompensé. Dans un sport collectif. Quasi systématiquement, c'est un attaquant qui gagne. Car il marque des buts, fait des passes décisives, bref, il a un impact visible sur le résultat final. Mais un gardien n'est-il pas aussi important ? Selon qu'il réussit ou non sa parade miraculeuse, ne fait-il pas gagner ou perdre son équipe ? Que seraient Karim Benzema et Kylian Mbappé avec une passoire dans les cages ? Que seraient-ils sans leurs coéquipiers qui les ont épaulés, aidés ? Pourquoi ne valoriser que la réussite d'un individu, sachant qu'il ne serait rien sans les autres ? De même dans les entreprises. Quel sens peut-il bien y avoir à récompenser l'employé du mois ? Les fourmis élisent-elles une « fourmi du mois » ?

Le paroxysme de cette absurdité est sans doute le fameux prix Nobel. Créé par l'inventeur de la dynamite culpabilisant d'avoir mis à disposition un nouveau produit au service de la capacité de destruction de l'humanité, il est devenu le graal des scientifiques, économistes, et même des écrivains. Chaque année, on le décerne pour récompenser celles et ceux qui ont eu une action bénéfique sur la littérature, la médecine, la physique, la chimie... et même la paix ! Chaque année, on se congratule, on vocifère, on commente. Sans jamais se demander qui décide de remettre ces prix. Pour le prix Nobel de la paix, c'est un comité de cinq membres directement nommés par le Parlement norvégien qui décide. Cinq personnes, donc, pour déterminer qui a le mieux œuvré pour l'apaisement des conflits dans le monde. Cinq personnes dont on ne sait pas grand-chose mais qui vont décider de mettre quelqu'un à l'honneur dans le

monde entier. Idem pour les prix littéraires, les jurys de cinéma, le concours Lépine, celui du meilleur boudin cévenol... Toujours un petit groupe qui décide arbitrairement selon des critères obscurs donnant lieu à des situations cocasses. Par exemple, lorsque les frères Dardenne remportent la Palme d'or dans un décor de faste et de paillettes pour un film sur la misère et les inégalités sociales. Tous les ans à Cannes, on a moins de chances de s'étouffer avec les petits fours qu'avec les contradictions.

Bref, il est plus que temps de tenir à distance toute idée de compétition, cette mascarade qui nous pousse à sans cesse nous comparer et nous évaluer les uns les autres. Assumons d'être médiocres. L'important, c'est de refuser de participer.

La verticalité toxique

« Dans un groupe, il faut un chef, c'est comme ça ! » Ainsi parlait un prof de droit constitutionnel croisé à la fac. « Pourquoi ? » le questionnai-je. « Parce que », conclut-il l'entretien. Imparable. On n'avait pas vu mieux depuis « c'est comme ça parce que c'est comme ça, pis c'est tout ». Dans la même veine, Jacques Chirac affirmait : « Un chef, c'est fait pour cheffer. » Limpide.

La répartition du pouvoir au sein d'un groupe humain fait débat depuis de longs siècles. Et elle a souvent été tranchée à coups de lames dans l'occiput. C'est encore le cas dans certains pays. Car le pouvoir attire. La place en haut de la pyramide est telle la lumière de l'halogène attirant les insectes... qui finissent systématiquement par s'y brûler les ailes.

Dans cette longue ascension, chacun pense mériter sa place, chacun s'imaginer moins médiocre que les autres, plus à même de pouvoir guider le troupeau. Et chacun se trompe. Et chacun s'isole. Car plus on monte, plus fleurissent les ennemis, ou pire, les faux amis. Plus les trahisons se multiplient, plus la parano grandit et plus, en fin de compte, c'est la méfiance qui règne. Il y a, je pense, une meilleure ambiance dans un vrai panier de crabes qu'à un conseil d'administration du groupe LVMH.

Le pouvoir est assis sur un mensonge. Celui de la verticalité. Celle-ci peut être issue du droit divin comme d'une élection, elle n'en reste pas moins une force qui s'exerce du haut vers le bas et qui comprime, opprime. D'ailleurs, lorsque les personnes qui subissent se rendent compte de la supercherie, celles du dessus savent parfaitement s'organiser pour assurer la pérennité de leur domination. Elles font même appel à ce qu'elles nomment les « forces de l'ordre ». L'ordre, c'est celui qui est établi et qui ne doit pas changer. Lorsque la fable gagnant-perdant ne fonctionne plus, il n'y a qu'à affûter les matraques, sortir les lacrymos. Et ne pas s'étonner que les perdants n'aient plus que leurs yeux pour pleurer (si toutefois ils ont eu la chance d'esquiver les flashballs).

Une des illustrations les plus marquantes de cette logique porte un nom : le patriarcat. Pendant des millénaires, les hommes se sont attribué une place dominante, à tel point qu'ils avaient affublé les femmes d'un surnom charmant : le sexe faible. Basée sur absolument rien de légitime, cette hiérarchie perdure, parfois à coups de poing, de soumission, d'humiliations.

Alors aujourd'hui, quand on demande à certains de faire quelques concessions, du moins d'arrêter d'écraser la moitié de l'humanité, on les entend chouiner sur la fin des repères de la civilisation, la peur de perdre leur virilité. Qu'il est touchant, le cri du vieux mâle blanc dominant qui craint pour ses gonades, le soir au fond des bois.

Il semble aujourd'hui nécessaire d'affirmer haut et fort qu'une différence n'entraîne pas une hiérarchie. Que nous ne sommes pas obligés de classer les genres sur un axe vertical. D'ailleurs, dans la phrase précédente, pourquoi ai-je accordé « obligés » ainsi ? Parce que « le masculin l'emporte sur le féminin », m'a-t-on répété à l'école. Le masculin vaudrait même pour la norme, le neutre. Ces structures ont tellement colonisé nos cerveaux qu'elles ont même réussi à polluer la grammaire et la conjugaison. Je vous conseille de placer « écriture inclusive » dans un dîner qui ronronne chez votre tonton abonné au *Figaro*. Vous m'en direz des nouvelles.

Du côté des potentiels gagnants du grand jeu de la vie, la pression est vive. L'injonction à se conformer à ce qu'on attend d'un homme est présente partout. Il faut gagner, dominer, soumettre. Les garçons qui n'arrivent pas à donner des gages de puissance (symbolique ou physique) risquent l'exclusion du camp des plus forts. Dès la cour de récré, ça joue des coudes. « Espèce de fille » est considéré comme une insulte. De même que « gros con », qui désigne à la base le sexe féminin, alors qu'« insupportable phallocrate » serait plus juste, « misérable amas de corps caverneux » plus anatomique, et « face de zgeg » plus percutant.

À l'âge adulte, les costards et les cravates peineront à dissimuler les failles et les errances des dirigeants. Même bien sapée, la médiocrité transpire. Écouter le PDG de Total tenter de justifier les millions qu'il touche en salaire est un plaisir. Voir celui de Renault s'échapper dans une malle tel un petit escroc est un pur régal. Les grands de ce monde ne sont que, au mieux de petits illusionnistes, au pire des enfants gâtés aux costumes trop grands pour eux. Essayez de taxer les dividendes des actionnaires et vous entendrez le même désespoir que votre enfant de six ans qui espérait à Noël le dernier camion Pat'Patrouille et qui se retrouve avec l'intégrale de l'encyclopédie sur les champignons d'Auvergne en douze volumes.

« Le poisson pourrit par la tête », dit-on. La société, c'est pareil. Plutôt que d'isoler des individus au sommet et de leur confier un pouvoir surhumain, peut-être faudrait-il les faire dégringoler tranquillement afin qu'ils retrouvent le sens du réel. Il semble que le bénéfice serait grand pour tout le monde, en premier lieu pour eux-mêmes. Comment peut-on encore accepter que, d'un trait de plume, des députés puissent enlever le pain de la bouche de centaines de milliers de leurs compatriotes, et permettre à quelques-uns de leurs copains de se gaver ? La hiérarchie est un venin distillé à petite dose, tous les jours, via différents canaux. Alors, on s'habitue. On s'habitue à obéir à des lois absurdes, parce qu'on se dit qu'elles ont été votées par des humains moins médiocres que nous. On s'habitue à des écarts de salaires mirobolants parce qu'un patron « prend des risques donc c'est normal qu'il soit rétribué pour ça ». Car, c'est bien connu, un ouvrier ne prend aucun risque. D'ailleurs, son espérance de vie est bien moindre que celle d'un cadre. Il meurt prématurément tel un gros lâche !

Souvent, ce rapport de domination est intériorisé. Le complexe d'infériorité est la maladie du siècle. « Moi, je ne pourrais jamais prendre de telles décisions, porter une telle responsabilité », entend-on ça et là. « J'ai peur de ne pas être à la hauteur. » Mais à la hauteur de quoi ? De qui ? À l'inverse, le complexe de supériorité fait des ravages. Tant de gens pensent qu'ils peuvent résoudre des problèmes simplement parce qu'ils occupent un poste à responsabilité. Combien d'héritiers reprennent l'entreprise de leur père ? Quel est le mérite d'un Yannick Bolloré, à part être issu d'un scrotum en or ?

L'autorité ne s'exerce pas seulement financièrement ou politiquement, mais également sur une échelle de légitimité. Un docteur en blouse blanche a une aura particulière qui inspire confiance. Même s'il n'y connaît rien. L'habit ne fait pas le moine et pourtant on juge souvent la valeur à l'apparence. On classe mentalement sur une échelle désespérément verticale qui sera le plus ou le moins crédible. Dans la même idée, on voit fleurir dans les débats des arguments dits « d'autorité ». Ils consistent à accorder de la valeur à un propos non en fonction de son contenu mais de sa provenance. Un « comme disait le général de Gaulle » au milieu d'un discours assoit une position, plus que « comme disait miss Poitou-Charentes ». Pourtant, c'est bien de Gaulle qui fit censurer par deux fois le journal satirique *Hara-Kiri*, tandis que miss Poitou-

Charentes a toujours déclaré : « La liberté d'expression est un pilier de notre démocratie. » Il arrive même parfois que, dans une vie, un professeur reconnu par ses pairs finisse par dire des énormités. C'est le cas par exemple de Luc Montagnier, connu pour avoir découvert le VIH et qui a fini sa carrière en parlant de « téléportation de l'ADN », de « mémoire de l'eau » et des bienfaits de l'homéopathie. Comme si Galilée avait, sur la fin de sa vie, affirmé que la planète Terre était faite en pain d'épices et qu'il était lui-même à 80 % composé de miel. Le monde vertical dans lequel nous évoluons laisse une grande place à l'ultracréditarisme, ce comportement consistant à donner son avis sur des sujets à propos desquels on n'a pas de compétence crédible ou démontrée. C'est pourquoi, dans ce livre, je me contente d'un sujet que je connais bien et que je maîtrise parfaitement : la médiocrité.

« C'est une expérience éternelle que tout homme qui a du pouvoir est porté à en abuser », disait Montesquieu. Alors quoi ? Ne faut-il pas encadrer davantage le pouvoir ? Créer d'autres contrepouvoirs ? Pourquoi pas lutter carrément contre toute idée de pouvoir. « Quelle horreur ! Mais ça serait l'anarchie ! » entendons-nous déjà crier sur les plateaux télé ou sur les bancs de l'hémicycle. C'est oublier que l'anarchie, ce n'est pas le désordre. C'est « l'ordre moins le pouvoir ». C'est assumer enfin que nous sommes tous individuellement médiocres et qu'il n'est pas possible pour un seul être humain de prétendre diriger d'autres êtres humains. C'est être responsables et honnêtes avec nous-mêmes. C'est aussi arrêter de suivre bêtement des bergers qui nous emmènent à l'abattoir. C'est enfin prendre davantage part au débat public, sans considérer que nous n'en avons pas les compétences – d'ailleurs, si les compétences étaient un critère pour gouverner, aurions-nous eu Manuel Valls Premier ministre ?

Dans un monde plus horizontal où chacun assumerait ses propres limites, nous éliminerions sans effort les funestes effets de la pure domination. Y compris dans ce qu'ils ont de plus hypocrite, à savoir la déférence envers le pouvoir. Il n'y a qu'à écouter les interviews de syndicalistes et les comparer à celles des grands patrons pour se rendre compte que l'industrie du cirage de pompes a encore de beaux jours devant elle. Combien de journalistes-éditorialistes sont-ils devenus des perroquets à carte de presse ? Parfois même sans s'en apercevoir. Juste par réflexe de classe. Ainsi, Carlos Ghosn a été reçu en héros dans les principaux médias français alors qu'il venait de s'évader d'un

pays soi-disant ami. Toujours pas de nouvelles d'un égal traitement de faveur pour Chantal qui a simplement volé un paquet de pâtes pour nourrir ses mômes. Même dans le non-respect de la loi, la hiérarchie joue sa partition perverse. « Selon que vous serez puissant ou misérable... » disait La Fontaine. Quatre siècles plus tard, les animaux humains sont toujours malades de la même peste : la hiérarchie.

La grève des médiocres

« On peut croiser dans une gare ceux qui ont réussi et ceux qui ne sont rien. » Ainsi parlait un président de la République française. Quelque temps plus tard, il proclama : « Je veux des jeunes qui aient envie d'être milliardaires. » Il aurait pu ajouter, tant qu'il y était : « Alors les nuls ? Alors les médiocres ? Toujours en train d'essayer de boucler votre fin de mois ? Bougez-vous un peu le cul ! »

J'ai fait un rêve... J'ai fait le rêve qu'un jour tous ces gens qui ne sont prétendument rien arrêtent de bosser. Que toutes celles et tous ceux qui donnent de leur temps gratuitement arrêtent de le faire. Oui, je rêve d'une grève des bénévoles.

En France, selon les chiffres d'une étude de l'Insee, il y a plus de 20 millions de participations bénévoles (un même bénévole pouvant sournoisement s'engager dans plusieurs participations). Un Français sur quatre donne de son temps au sein d'une structure associative. Sur l'année, cela représente l'équivalent de 1,5 million d'emplois salariés à temps plein. 1,5 million d'emplois exercés gratuitement, jamais pris en compte dans le PIB, dans le calcul de la richesse du pays, jamais pris en compte nulle part, comme s'ils n'existaient pas. Comme s'ils comptaient pour du beurre. Comme s'ils n'étaient rien. Mais imaginons qu'un jour ces gens arrêtent de coopérer. Que toutes ces prétendues « petites mains », « petits cerveaux », « petites vies » arrêtent de s'investir pour rendre le monde plus habitable. Dans un premier temps, on s'apercevrait que la pelouse du stade Christian Ragu de Jussey, en Haute-Saône, n'a pas été tondue. Car, non – ATTENTION SCOOP RÉVÉLATIONS EXCLUSIVES ! –, elle ne se tond pas toute seule. Les brins d'herbe ne décident pas à partir d'une certaine longueur d'arrêter miraculeusement de pousser. Si les joueurs peuvent taper dans le ballon, c'est qu'une personne vient une fois par semaine faire des tours de tondeuse. Une personne qui fait ça gratuitement. Qui n'a aucune obligation de le faire, mais qui le fait quand même sous prétexte qu'« il faut bien que quelqu'un le fasse ». Au tout début de cette grève des bénévoles, on jouera avec de l'herbe jusqu'aux chevilles. Tant pis pour cette fois. On jouera sans arbitre – bénévole aussi. Y avait-il penalty sur Titi qui filait droit au but ou a-t-il simplement trébuché sur une taupinière ? Difficile de se faire un avis. Personne pour trancher. Et puis, personne à

insulter ni à qui faire porter le chapeau en cas de défaite. Plus de buvette à l'issue du match, puisque le bénévole qui en était chargé n'est pas venu non plus. Donc trou dans la caisse du club. Aura-t-on assez d'argent pour remettre de l'essence dans le minibus pour le déplacement de la semaine prochaine ? La question est réglée assez vite : le chauffeur est bénévole aussi, donc il n'y aura pas de match. Tant pis, tout ça n'est pas bien grave. Ça fera des vacances aux taupes.

Toc toc toc ! « Tiens, mais qui toque à la porte à cette heure-là ? Va ouvrir, Charles. » Dans ce quartier plutôt aisé de cette ville moyenne de province, on n'a guère l'habitude de recevoir une visite impromptue après 21 heures. Lorsque Charles s'exécute, il tombe nez à nez avec Gérard, un sans-abri de soixante-quatre ans, à la rue depuis plus de quinze ans à la suite d'un licenciement massif (appelé aussi « plan de sauvegarde de l'emploi »), qui avait pris l'habitude de se rendre tous les jours à l'accueil du Secours populaire pour se laver, avaler une soupe et discuter de tout et de rien avec ses compagnons de misère. Mais en raison de la grève générale des bénévoles, le local est fermé et ils sont des milliers comme Gérard à errer dans les rues à la recherche d'un peu de survie. « Désolé monsieur, je ne peux pas vous aider, bredouille Charles. Essayez de vous rapprocher des services sociaux, l'État a forcément prévu quelque chose pour vous aider. » Non. L'État a prévu de faire porter toute la charge qui lui incombe sur les associations, donc sur des bénévoles. Son credo : « Démerdez-vous entre pauvres ! »

Une structure centralise l'organisation du bénévolat en France. Elle s'appelle « Tous bénévoles », et est composée de... bénévoles ! Même pour organiser le travail non rémunéré, les gens ne sont pas payés. Encore mieux, parmi les partenaires de cette association, visibles sur la première page de leur site, on trouve des ministères, des régions, des villes, donc des institutions publiques. Ces dernières se défaussent tranquillement sur la bonne volonté du citoyen dit « de base », qui récoltera en échange une belle indifférence dans le pire des cas, des insultes de la part du président de la République dans le meilleur.

En cas de grève des bénévoles, on ne trouverait plus personne pour assurer gratuitement du soutien scolaire, porter assistance aux personnes âgées, organiser des sorties culturelles, animer des ateliers de formation, d'alphabétisation, apprendre à remplir des documents administratifs, distribuer

de la nourriture, chercher des solutions d'hébergement, réceptionner des appels de personnes en détresse, aider celles en situation de handicap, organiser des maraudes, tenir des bibliothèques solidaires, recueillir et soigner des animaux... Aucun festival de musique ne pourrait avoir lieu sans bénévoles, ni même aucun événement sportif d'ampleur internationale. Lors de la Coupe du monde 1998, la Fédération française de football (dont le budget annuel se chiffre en centaines de millions d'euros) a fait appel à 12 000 bénévoles. Donc lorsque Zidane soulève le trophée et multiplie de la sorte ses primes de sponsoring, il le doit en partie à Hervé et Marie-Pierre, couple de smicards passionnés de foot, qui ont pris un congé sans solde pour accueillir le public aux abords du Stade de France. Sans Hervé et Marie-Pierre, pas de Zizou. Sans tous les Hervé et Marie-Pierre, pas de pays.

Pourtant, les associations sont des armées de spécialistes. Dans tous les domaines, que ce soit chez les amateurs d'astronomie ou chez les passionnés d'insectes, il existe une somme de connaissances gigantesque et d'expertise rarement sollicitée, quasiment jamais valorisée ou mise à contribution dans le débat public. Comme si ces gens n'étaient rien et devaient le rester. Que donnerait une démocratie qui s'appuierait sur cette abondance de compétences et se servirait de cette base solide pour faire remonter des informations et des procédures avant de prendre des décisions, plutôt que d'imposer par le haut des politiques hors sol ? Qui nous dit que la force et la vitalité d'un pays, ce ne sont pas ces gens d'habitude méprisés, traités de moins que rien, mis à l'écart car médiocres ? « Moins de polytechniciens, plus de gens qui ne sont rien » serait un bon slogan, et un programme à mettre en œuvre. Il faut se rappeler les déclarations de Sylvain Maillard, député La République en marche, affirmant que seulement une cinquantaine de sans-abris dormaient dans les rues de Paris, pour souhaiter qu'il laisse immédiatement son mandat à la fondation Abbé Pierre et qu'il se dissolve dans sa propre honte. Outre le travail précieux de ces organisations, il y a celui encore plus précieux, et encore moins mis en valeur, du quotidien. Ménage, cuisine, soin... Les Canadiens le nomment « travail ménager non rémunéré » et le définissent comme tel : « les activités où une personne a fourni un service non rémunéré, en faisant par exemple des tâches domestiques ou l'entretien de la maison ou du jardin pour des membres de son ménage, pour des membres de sa famille ne faisant pas partie de son ménage,

pour des amis ou des voisins ». L'ONG Oxfam chiffre ce travail à 10 milliards de dollars à l'échelle mondiale. Sans surprise, il est assumé en grande partie par les femmes, toujours très bien placées dans le classement des gens qui ne sont rien, voire moins que rien. De là à imaginer une grève des femmes, juste pour voir l'impact... Juste pour voir comment ce système si efficace bâti sur la loi du plus fort et la virilité décomplexée pourrait s'en sortir sans la moitié de l'humanité qu'il méprise. Peut-être les tenants du statu quo seraient-ils surpris de constater que le canapé n'est pas autonettoyant, pas plus que la vaisselle, et qu'un enfant ne se nourrit pas tout seul en allant chasser des Pom'Potes dans la forêt.

Enfin, peut-être que tous les gens considérés comme rien par ceux qui se considèrent comme « ayant réussi » pourraient également faire la grève de la consommation. Se mettre à acheter uniquement le strict minimum. Juste pour voir à quel point ceux qui ont tout sont dépendants du bon vouloir d'achat des autres. Juste pour tester leur « puissance financière ». Juste pour leur apprendre, « faire de la pédagogie », comme ils disent. Cette sobriété de combat serait même bénéfique pour lutter contre la catastrophe écologique. Certes, bon nombre de nos compatriotes n'ont déjà pas d'autre choix que d'agir ainsi. Mais les autres ? La classe dite « moyenne » – pour ne pas dire « médiocre » ? Elle pourrait faire pencher la balance et cesser d'alimenter la machine à cash, à dividendes, à inégalités. Essayons, pendant un mois ou deux, l'arrêt de la coopération économique. Juste pour voir en combien de temps le pays sombre. Essayons aussi l'arrêt de travail de celles et ceux qui se pensent, à l'inverse, ultra puissants, au sommet de la chaîne alimentaire sociale. Une grève d'actionnaires du CAC 40 gèlerait-elle l'économie ? Dans une usine, si le patron ne vient pas pendant quinze jours, cela a-t-il les mêmes conséquences que si le personnel salarié ne vient pas ? Avant de désigner des parasites et des médiocres, peut-être serait-il plus prudent de vérifier si notre survie ne dépend pas simplement d'eux. Car que penser d'une puissance mondiale qui exploserait si des bénévoles refusaient de travailler ? S'ils arrêtaient de consommer ? S'ils ne jouaient plus le jeu dont les vainqueurs ont inventé les règles ? « Gens qui sont tout », méfiez-vous ! Sans « gens qui ne sont rien », vous ne seriez pas grand-chose.

Le temps fait tout à l'affaire

« J'sais pas quoi faiiiiiiiire » est sans doute une des phrases que j'ai le plus prononcées de mon enfance. À l'époque, je ne me rendais pas compte du privilège absolu que j'avais : la capacité à m'ennuyer, tandis que dans le même temps, dans pas mal d'endroits du monde, les gamins de mon âge étaient plus préoccupés par le fait de survivre. Le temps et sa gestion sont un enjeu politique majeur, et le fait que l'on s'y soumette sans s'en rendre compte semble être un des angles morts de la pensée moderne. Pourtant, nous passons notre temps à essayer de le maîtriser. Faisant fi de nos limites et de notre infinie médiocrité, nous cherchons sans arrêt à contenir le temps, à le contraindre. Nous organisons même des courses contre la montre. Pendant ce temps, il avance, implacable, nous accordant son indifférence la plus totale. L'être humain contemporain est un névrosé du temps. Il porte son bourreau à son poignet. Il consulte frénétiquement son portable, met des alarmes, reçoit des notifications. Mais jamais il ne pourra être autre chose qu'un amas de cellules sous l'emprise des saisons qui défilent. « OK, tu as la dernière Rolex, Michel, mais la trotteuse marque la cadence jusqu'à ton tombeau ! »

Le grand défi de la société moderne est de « gagner du temps ». Difficile de trouver vanité plus grande. L'être humain, après avoir cru dominer les mers, les terres, l'ensemble de la biosphère, la météo et la cuisson des saucisses, pense pouvoir apprivoiser le temps. Pour ce faire, il a inventé des tas d'objets de mesure. Pendules, horloges, sabliers, cadrans solaires, montres... Il les consulte sans arrêt pour voir s'il est bien « dans les temps ». Mieux, il « passe son temps » à lutter contre les « effets du temps ». Crèmes antirides, antiâge, fitness, détox... Parfois même, il décide de s'injecter dans le visage l'équivalent du plastique contenu dans les océans, persuadé que la supercherie fonctionnera et qu'on y verra autre chose qu'un cosplay de pneu Michelin.

Non seulement nous sommes médiocres face aux aléas de la vie, soumis à des affects qui nous dépassent, chamboulés par les circonstances qui nous percutent, mais nous sommes aussi prisonniers d'un temps qui s'écoule inexorablement. Par prétention, et surtout par obligation, nous courons après lui, dans l'espoir fou de le rattraper, voire de le dépasser, tel le lapin blanc dans

Alice au pays des merveilles ou Jean-Boris qui râle derrière vous dans l'escalator du métro.

Un peu d'humilité ne nuirait pas face à ce qui nous dépasse complètement, et cela, depuis le fond des âges. Car le temps est bien plus ancien que nous. Il naît, selon l'état actuel des connaissances scientifiques, avec le Big Bang, l'explosion originelle, il y a 13,8 milliards d'années. Et avant ? « Le temps n'existait pas donc la question est un non-sens », répondent les spécialistes en astrophysique. De quoi se faire des nœuds au cortex. Le philosophe Jean-Claude Van Damme allait même plus loin en affirmant : « Nous, les humains, on a inventé le temps. Mais le temps n'existe pas, car il y a une *matter*, une puissance de compression, qui n'est pas la même pour chaque *species on earth*. » Réfléchissez là-dessus, ça vous fera passer le temps.

Nombreuses sont les expressions liées au temps dans la langue française. Enfant, je cherchais donc une occupation pour tuer le temps. Or « tuer le temps, c'est blesser l'éternité », disait un autre philosophe, Henry David Thoreau – qui s'y connaissait en temps puisqu'il avait choisi de se retirer dans la forêt au bord d'un lac pour échapper aux obligations de la civilisation, notamment sa course effrénée. Il savait donc qu'il ne sert à rien de lutter contre le temps. Qu'on ne peut pas l'abattre. Qu'à la fin c'est toujours lui qui gagne.

Le temps est « relatif ». Plus notre vitesse est élevée et plus il s'écoule lentement. Vous vieillissez moins vite si vous lisez cette phrase dans votre jet privé au-dessus de l'Atlantique que dans votre canapé. C'est une des principales découvertes d'Einstein. Pourtant, enfant, allongé sur mon lit, j'avais l'impression que le temps ne s'écoulait plus, que j'étais bloqué là pour toujours. Nous sommes faibles face à ce qui se joue malgré nous. La seule solution serait peut-être de l'accepter, de ne plus chercher à maîtriser le temps. Assumer d'être une petite chose périssable, médiocre. Et s'en réjouir. Comment ? Déjà, en envoyant se faire foutre les incitations à « profiter du moment présent ». En interdisant les tatouages *Carpe diem* qui fleurissent sur les épidermes du monde entier. Car aucune technique ne nous apprend comment faire. Certes, les stages de méditation rencontrent un gros succès. Il suffirait de se laisser traverser par les idées, suivre notre voix (et notre voie) intérieure, et autres astuces pour tenter d'oublier que nous sommes coincés entre le passé et le futur, que notre cerveau est incapable de se détacher de ce qui a existé, et de ce

qui potentiellement existera. Et si l'astuce consistait à s'en moquer complètement, du temps qui passe et nous dépasse ? Et si elle consistait à se dire que nous n'arriverons pas à modifier nos angoisses existentielles face au temps qui défile ? Et si ce qui nous permettait de « réussir notre révolution intérieure » était finalement d'assumer ce constat d'échec ? Et si je venais de vous faire économiser les 1 400 euros que vous aviez prévu d'investir dans une retraite silencieuse en Ardèche ?

« L'oisiveté est la mère de tous les vices », nous dit le dicton populaire. Il faudrait donc occuper, optimiser le temps qu'on a. Il faut être productif. Pour quoi ? Pour qui ? Se soumettre encore et toujours ? Respecter des heures de pauses strictes, pointer à la journée de labeur ? Sommes-nous destinés à vivre avec un chronomètre mental ? Cela ne joue-t-il pas sur nos nerfs et notre qualité de vie ? « Je n'ai pas le temps » est une des phrases que nous répétons le plus. Certes, posséder le temps est une quête aussi poétique que vaine, mais la signification de cette expression a des effets délétères sur la psyché et la santé de tout un chacun. Car que veut-elle dire ? Le temps de quoi ? Le temps pour soi. Pour respirer, vivre, voir, parler, s'épanouir. Nous sommes soumis non seulement au temps mais également à celles et ceux qui l'utilisent pour nous soumettre : lorsque vous sortez d'une journée de huit heures de travail, à laquelle se sont ajoutées deux heures de transport, et que vous devez vous occuper de vos enfants ou payer vos factures, quel temps vous reste-t-il pour réfléchir au moyen d'améliorer vos conditions de vie ? Quel temps avez-vous pour désigner les responsables de votre épuisement ? Trop peu. Les seuls qui possèdent le temps sont celles et ceux qui en ont les moyens. Celles et ceux qui louent le temps des autres pour libérer le leur. Car le temps est la vraie richesse. Le temps de glander est un luxe. « Le temps, c'est de l'argent », répètent jusqu'à plus soif les énervés de la pendule. « Le temps, c'est l'argent » serait plus juste.

Imaginons un monde dans lequel nous aurions pris conscience que nous ne sommes rien face au temps qui défile malgré nous. Un monde dans lequel nous refuserions de nous soumettre à un rythme, à une cadence. Celle d'aujourd'hui porte le doux nom de productivisme. C'est ce dernier qui impose le tempo : oppressant, nerveux, épuisant. Il ruine les corps et les esprits. Il les broie dans une énorme horlogerie. Il fait répondre aux mails le week-end, bouffe les moments de partage, de fête, de calme. Il pollue tous les agendas. L'adjectif

« pressé » résume à lui seul la sensation d'un *Homo sapiens* luttant contre le temps. Plus il a la sensation d'accélérer, plus il sent une pression monter en lui, plus il mesure l'inanité et la vacuité ultime de vouloir lutter dans un combat perdu d'avance. La vraie sagesse serait d'en finir avec cette dictature de la pendule. Se réapproprier le temps est une nécessité vitale par les temps qui continuent de courir.

Cette obsession humaine pour le temps qui passe nous conduit de plus en plus vite dans l'impasse. Pendant des siècles et des siècles, le temps pour parcourir la distance Paris-Marseille fut la même. Le référentiel était la vitesse du cheval. Puis est arrivé le cheval-vapeur, qui a considérablement changé la donne, réduit les distances entre les villes. En France, les lignes à grande vitesse nous propulsent d'un endroit à un autre du pays en nous laissant à peine le temps de vomir notre sandwich à 15 €. L'investissement s'est donc porté sur cette technologie, fierté nationale, et non sur les petites lignes, plus lentes, qui dépérissent partout sur le territoire, beaucoup de nos compatriotes se retrouvant sans possibilité de déplacement. Mieux, l'avion nous permet de relier de manière encore plus rapide les différents points du globe, pour un bilan carbone proche de celui d'une centrale à mazout ou des poumons de Michel Houellebecq. Enfin, aboutissement absolu, l'immobilité est devenue la vitesse ultime. Posé devant notre ordinateur, nous surfons à une vitesse plus que supersonique à la surface du monde. En quelques millénaires, la distance parcourue pour se nourrir est passée d'une excursion en forêt pour cueillir des fruits et chasser du gibier à appuyer sur un bouton pour faire venir un esclave siglé Uber Eats. L'idée générale ne serait pas de revenir au temps des cavernes mais bien de se battre pour le droit à ralentir ! Le temps presse.

Faut-il pendre les coachs en développement personnel ?

La question est posée. La réponse aussi : non. Parce que si on commence à pendre les gens qui gagnent leur vie en racontant des conneries, il est possible que je ne termine pas la semaine.

Cependant, nous sommes en droit de nous interroger sur ces personnes qui fleurissent, poussent, envahissent les réseaux sociaux et les bibliothèques de vos proches, en vous garantissant la sérénité, l'amour, l'argent, le sexe... Autant de promesses qui feraient passer n'importe quelle campagne électorale pour une ligue de vertu et d'honnêteté intellectuelle. Les meilleures formations étant celles qui vendent des programmes pour réaliser de meilleures formations qui elles-mêmes vendent ce type de programme. Les experts qui pensent que le vide absolu n'existe pas devraient se pencher là-dessus.

Que se cache-t-il donc derrière des formules comme « optimisez votre potentiel », « guérissez vos blessures émotionnelles », « osez l'optimisme », « retrouvez vos clés de bagnole grâce à la méditation en pleine conscience » (j'avoue avoir inventé celle-ci, mais ce serait probablement la plus utile du lot) ? L'idée que nous ne serions pas médiocres et qu'il ne tiendrait qu'à nous de nous révéler à nous-mêmes, moyennant l'achat de tel livre ou le suivi de telle formation. Car « l'argent n'est qu'un véhicule », selon un célèbre coach qui vend ses formations à plus de 800 euros-véhicules.

« Je suis entièrement responsable de ce qui m'arrive dans la vie » est la première phrase d'un séminaire qui a pour thème la réussite. Les personnes qui naissent avec une maladie auto-immune ou qui ont perdu une jambe dans un attentat apprécieront. Selon la même logique, celles et ceux qui héritent d'un empire financier l'ont bien mérité. Ces gens-là en sont d'ailleurs souvent persuadés. Bref, grâce à ce genre de coach, vous saurez que si vous rencontrez des problèmes dans votre vie, c'est que vous n'avez pas le bon *mindset*. Si vous ne savez pas ce que cela signifie, c'est que vous êtes très probablement un gros loser, voire une ringarde notoire. Qu'attendez-vous pour vous inscrire à une formation qui fera de vous un spécialiste de votre propre *personal branding* ? « Quand on veut, on peut », répètent les héritiers d'empires financiers en regardant leur majordome sans-papiers passer le balai sur le pont de leur yacht.

L'éloge de l'individualité est bien souvent la base de ce type de formation. Le monde serait divisé entre les opportunistes et les autres. Sur le site de présentation d'un colloque pour « [révéler] le leader qui est en vous », on trouve ces mots : « La crise sanitaire se terminera peut-être bientôt... Mais la crise économique et humaine ne fait que démarrer ! Dans une période comme celle-ci, il y a ZÉRO place pour l'hésitation, l'anxiété et la médiocrité. C'est soit vous élevez la barre, soit vous vous faites écraser. Faites partie de ceux qui ressortiront de cette crise GAGNANTS ! » Les MAJUSCULES sont d'origine. Car ces gens-là hurlent même à l'écrit.

Pour mon plaisir personnel, et peut-être le vôtre, je vous ai concocté un petit florilège de ce que vous pourrez trouver chez ces personnes spécialisées dans la vente de vous-même :

1. « Nous ne souffrons que de ce que nous tolérons. Si vous trouvez que vous n'êtes pas traité de la bonne manière, le problème n'est pas l'autre, mais vous ! »

Eh oui ! Bien évidemment, si vous souffrez d'une fracture ouverte tibia-péroné, c'est en réalité la faute de votre cerveau, qui crée la douleur. Donc de votre faute. Et non pas celle de ce brave conducteur de SUV qui était en train de regarder sur son portable le cours de la bourse alors que vous traversiez la chaussée. Donc arrêtez de bloquer la circulation et de perdre votre dignité en vous tordant de douleur. « Ce n'est pas grave de tomber. Ce qui est dramatique c'est de ne pas se relever. » Allez, hop ! La souffrance, c'est dans la tête. De la même manière, votre burn-out n'est pas dû à votre patron qui vous oblige à rester travailler jusqu'à 2 heures du mat' et refaire quarante fois votre PowerPoint. Il est dû à votre acceptation d'une telle humiliation. Et je vous en supplie, ne vous cachez pas derrière le fait que vous êtes mère célibataire. Vos enfants ne sont pas une excuse. D'ailleurs, si votre mec s'est barré avec votre sœur, ce n'est peut-être pas un hasard. Arrêtez de chialer, vous tachez la moquette avec votre mascara et vous « désalignez votre énergie quantique ».

2. « Cessez d'être une victime. »

Une mise en demeure qui ne se contente pas de rejoindre le premier point mais qui le dépasse. Le statut de victime est un statut confortable dans lequel il est facile de s'enfermer. Si votre conjoint a tenté de vous égorger avec un couteau à pain, demandez-vous ce qu'il pouvait bien avoir à vous reprocher et avancez ensemble dans une démarche de réimplantation émotionnelle de vos

énergies holistiques. Si vous avez été victime de violences sexuelles de la part de votre tonton quand vous aviez cinq ans, remettez en question votre attitude aguicheuse de l'époque. Ou bien, positivez ! Il est toujours plaisant de voir que l'on suscite de l'intérêt, même au plus jeune âge. Et arrêtez d'enquiquiner votre oncle avec ces histoires, il a certainement une carrière de ministre ou de réalisateur de cinéma à mener. Bref, cessez de vous victimiser pour exister, attirer l'attention, faire l'intéressant ou la maligne. Vous valez mieux que ça. Avez-vous déjà entendu un enfant du Darfour se plaindre ? Non, car il ne se voit pas comme une victime mais comme un potentiel guettant les opportunités pour développer un business de galettes de terre.

3. « Définissez votre vie selon vos propres termes en abolissant le doute. »

Mais bien sûr ! Qu'est-ce que c'est que ces questionnements que je vois poindre en vous ? Comment ça, il se pourrait que ce business de vente de côtelettes de porc à Jérusalem soit une mauvaise idée ? Reprenez-vous, bon sang ! Envoyez se faire foutre la moindre insinuation que vous soyez autre chose qu'une machine à réussir. Vous êtes le meilleur. Et vous saurez trouver en vous les ressources nécessaires pour triompher. Bâissez votre vie comme on bâtit un empire. Est-ce que Cortès se posait ce genre de question lorsqu'il a débarqué dans le Nouveau Monde ? Non. Il n'a pas vu des autochtones, il a vu des opportunités. Il n'a pas vu une civilisation aztèque riche et millénaire, il a vu des partenaires avec qui tisser des relations fortes basées sur la confiance et l'extermination sans scrupule. Soyez le Cortès de votre vie. Cessez le sacrifice humain sur votre propre personne. Ne vous laissez plus transpercer par les flèches empoisonnées de l'hésitation. Agissez ! Les gens qui doutent sont des cons. D'ailleurs, Anne Sylvestre a-t-elle fini sa vie milliardaire ?

4. « Les gens n'ont pas la vie qu'ils veulent parce qu'ils ne sont pas prêts à aller dans le petit inconfort. »

Primordial ! Une femme de ménage qui se lève à 3 heures du matin et monte dans le RER A pour aller nettoyer des bureaux à La Défense puis retourne chez elle garder des enfants avant de repartir le soir pour récupérer les toilettes d'un palace tout en esquivant l'appel de son propriétaire qui menace de l'expulser si elle ne paye pas son loyer en retard n'est pas prête à « aller dans le petit inconfort ». Elle va rester là, inerte, dans son confort, profitant de ce que la vie lui offre, sans chercher plus loin. Un manque d'ambition manifeste dont il

serait malvenu qu'elle se plaigne. Un exilé syrien qui fuit la dictature de Bachar el-Assad en traversant les frontières, caché sous les remorques des camions, se prostituant pour manger, avant de voir sa tente découpée au cutter par la police française n'a certainement pas la vie qu'il veut. Pourquoi ? Parce qu'il n'est pas prêt à l'inconfort. Ce dont il a besoin, c'est un coach en développement personnel. Certainement pas une boîte de raviolis offerte gracieusement par les Restos du cœur, qui lui ôtent ainsi l'occasion de se challenger et d'upgrader ses skill points.

5. « Ne pas dépenser plus que vous ne gagnez. »

Cela paraît basique mais ça n'a pas l'air d'avoir été parfaitement assimilé par tout le monde. Nombreux sont les gens qui ne respectent pas cet adage et se retrouvent à découvert le 8 du mois. Quelle honte absolue de devoir vivre en permanence à crédit. Respectez-vous ! Et respectez aussi ceux qui ont de l'argent et qui préféreraient sans doute en faire un autre usage que de vous le prêter pour que vous puissiez payer des trottinettes licornes à vos gosses. Si vous ne gagnez rien, il vous suffit de ne rien dépenser. Ce n'est pas plus compliqué que ça. De toute façon, ce n'est pas l'accumulation de biens qui fera de vous une meilleure personne. La solution à vos problèmes se trouve en vous, pas dans ce paquet de chips que vous glissez dans votre pantalon pour pouvoir manger ce soir. L'argent est un poids pour votre épanouissement profond. Il n'y a que les pauvres qui en parlent. Et qui s'en plaignent. Coïncidence ? Je ne crois pas.

Ce sont juste cinq exemples trouvés çà et là dans diverses vidéos de présentation, vantant telle ou telle formation pour se sentir mieux et, bien souvent, devenir riche. L'astuce est facile et efficace : cibler des gens qui ont besoin d'aide, qui ont perdu pied, et leur promettre des merveilles. Mais quel sens cela peut-il bien avoir de vivre dans un monde où vous pouvez devenir millionnaire en un après-midi ? Pourquoi cette obsession à être extraordinaire ? Comment l'arnaque du coaching peut-elle encore fonctionner à ce point ? « Si tu échoues à devenir une meilleure personne, tu ne pourras t'en prendre qu'à toi-même » est le message sous-jacent. Pour les coachs, c'est « pile je gagne, face tu perds ». Ainsi va la vie des nouveaux curés du néolibéralisme.

Reid Hoffman, homme d'affaires américain et inspirateur de nombreux pontes du coaching, a dit : « Un entrepreneur, c'est quelqu'un qui se jette

d'une falaise et qui construit un avion en pleine chute. » Qu'il fasse donc ce qu'il a de mieux à faire dans ce cas-là : s'écraser.

Dépousser les limites

« Allez chercher au fond de vous-même de quoi dépasser vos limites » s'affiche en 4 x 3 dans un couloir du métro parisien. Sur l'image, un homme en sueur qui court sur un sentier de montagne. En bas à droite, le produit – une boisson énergisante – censé vous aider à atteindre cet objectif aussi con que vain : dépasser vos limites. À lui seul, il contient toute l'outrecuidance de l'être humain et sa propension à oublier que, si les limites existent, c'est qu'elles ont une raison d'être, parfois même vitale. Oui, il est malencontreux de faire un salto arrière en BMX au-dessus d'un ravin, de jouer à « je te tiens tu me tiens par la barbichette » avec un pitbull, de se dire « tiens, si je gravissais le Machu Picchu en marchant sur les mains », ou encore « bien sûr que si, je peux ingérer ces trente-sept tartiflettes en moins de sept minutes ». Sous prétexte que c'est cool, que c'est fun, qu'il faut voir au-delà, plus loin, plus vite, plus haut, plus fort, plus mort.

Ainsi, tous les ans, des skieurs périssent sur les flancs de montagnes du monde entier pour avoir voulu faire du hors-piste. Parce que, non contents de dépasser leurs propres limites, ils ont voulu dépasser les limites installées pour leur simple protection. Cet idéal de transgression a un coût. Un coût humain, bien évidemment, mais également un coût financier. Combien de personnes mobilisées pour venir secourir tous ces gens qui ont voulu « dépasser leurs limites » ? Combien de matériels d'intervention d'urgence, d'hélicoptères, de scooters des mers, d'ambulances dernier cri, réquisitionnés au nom de ce culte anti-médiocrité ? Cette religion du dépassement fait même des dégâts sous nos fenêtres. Tous les jours, des gens meurent dans de basiques courses à pied, joggings quotidiens, par manque de préparation, d'écoute de leur corps, par idéologie dominante qui veut que l'on doive faire mieux que bof. Il est d'ailleurs saisissant, et presque contre-intuitif, de constater que la problématique concerne moins les gens qui pratiquent les sports extrêmes que l'idéologie qu'ils véhiculent. En effet, celles et ceux qui ont l'habitude de s'élancer depuis une falaise avec une voile de parachute sont normalement assez aguerris, conscients des périls et entraînés. En revanche, la surestimation de ses capacités liée au manque de modestie des « nan, mais t'inquiète, ça va le faire,

ça fait quinze ans que j'écoute les conseils de Gérard Holtz à la télé » est d'une dangerosité... extrême.

Un des exemples les plus marquants de cette caractéristique humaine se trouve sur la route. Les limitations de vitesse sont bien souvent perçues comme d'affreuses atteintes à nos libertés fondamentales. Quelle angoisse de ne pas pouvoir pousser le moteur de son bolide au maximum de ses capacités ! Qu'elle est frustrante, cette belle ligne droite sur laquelle il nous est interdit de dépasser les 90 km/h ! Faire l'expérience de rouler au niveau de la limitation de vitesse autorisée, c'est créer une longue file de voitures derrière soi. Dans ce type de situation, c'est le médiocre, celui ou celle qui respecte les limites, qui ne tente pas en permanence de les dépasser, qui est considéré comme l'emmerdeur. Mais Jacky n'aura plus le temps d'y réfléchir dans sa Renault Turbo GTI lorsqu'il aura la boîte crânienne enfoncée dans un platane.

Il en va bien évidemment de même pour l'alcool. Les comportements à risques pullulent, bien souvent dès l'adolescence. Les individus se testent alors sur leur capacité à supporter telle ou telle quantité de vodka-pomme ou de whisky-coca. Mal vu sera celui qui se contentera d'être raisonnable. Il faudra prouver aux autres membres du groupe que vous avez, vous aussi, foi dans la transgression. Refuser le mélange Prosecco-Beaujolais-Malibu est un motif d'exclusion de la bande de potes. Combien de morts, de comas éthyliques, de vies brisées pour cette simple injonction à ne pas rester médiocre parmi les médiocres ?

Une fois est complètement coutume, ce sont les hommes qui ont le plus tendance à prendre des risques et donc à faire peser sur la société une menace supplémentaire. Ce fameux « coût de la virilité », notamment étudié par l'essayiste Lucile Peytavin, est de plus en plus pointé du doigt. Il trouve son origine dans le besoin de prouver sa valeur, de montrer, pour impressionner les autres, qu'on peut plus, qu'on peut mieux. Influencés par cette idée qu'un homme, un vrai, c'est celui qui prend des risques, beaucoup se sentent contraints à le faire. Nous vivons quand même dans un monde où l'expression « avoir des couilles » signifie « avoir du courage ». Alors, bien sûr que ce skateur qui « a des couilles » va tenter un 360 back flip sur cette rampe, quitte à retomber dessus, et ne plus en avoir.

Repousser ses limites est une course sans fin vers l'abîme. En effet, une fois qu'une limite est franchie, par définition, elle n'existe plus. La première fois que l'humain a marché sur la Lune, tous ceux des autres pays ont salué l'exploit. Ce fut un moment si historique que même si l'on n'était pas né à l'époque on a les images en tête. Une limite avait bel et bien été franchie : un humain pouvait poser le pied sur un autre astre que la Terre. Quelques années plus tard, d'autres missions *Apollo* eurent lieu. Avec le même but : explorer le sol lunaire. Mais, comme c'était prévisible, le retentissement médiatique fut bien moindre. Des émissions de télévision expliquant les objectifs de la mission ou présentant l'équipage en direct ont dû être déprogrammées ou raccourcies, faute d'audience. À tel point que la mission *Apollo 13* ne doit sa réputation qu'à son échec en raison d'un problème technique qui faillit coûter la vie aux astronautes. Une fois que la limite est dépassée, il faut en trouver une autre, encore plus éloignée. Jusqu'où ? « Vers l'infini et au-delà », répondrait Buzz l'Éclair (personnage de *Toy Story* inspiré de Buzz Aldrin, lequel tend à être oublié vu qu'il n'a été « que » le deuxième être humain à mettre le pied sur la Lune, ce gros naze).

Parmi les paramètres du « dépassement des limites » figure en bonne place la notion de souffrance. Il faudrait se faire mal, se faire violence. Il faut payer le prix, porter sa croix, se sacrifier pour être enfin récompensé lorsque l'objectif est atteint. Nous sommes entourés de petits Jésus en puissance qui gravissent leur Golgotha personnel sous les coups de fouet des : « Sois meilleur, tu peux, tu dois ! » Un résultat obtenu sans efforts n'aura pas la même saveur. Nous vivons dans l'illusion qu'il faut à tout prix dépasser la douleur rédemptrice. À ce titre, quelqu'un qui abandonne est jugé négativement. Il n'a pas su se dépasser. Il est resté dans sa zone de confort. Même s'il vient de gravir sept sommets parmi les plus hauts du monde, s'il échoue au huitième, c'est la catastrophe. Il en va de même dans les entreprises. Quelqu'un qui démissionne parce qu'il n'en peut plus ne touchera aucune allocation chômage. On considère qu'il s'agit de sa décision et qu'il a eu le choix de rester ou non, de ne pas dépasser ses limites à produire encore et toujours plus. Qu'il crève donc sur le bord de la route, ce petit déserteur de la guerre économique.

Car « repousser les limites », c'est aussi la devise de notre système marchand. C'est le moyen qu'a trouvé ce modèle pour se maintenir. Cette doctrine lui

permet d'exclure les éléments qui ne s'y résoudraient pas, ou au minimum de les exploiter. Seuls seront valorisés celles et ceux qui ont su prendre des risques, se montrer audacieux et innovants. Cette expression sert dans toutes les entreprises à booster les ventes, les chiffres, les résultats des équipes. Elle est bien ancrée dans la tête des commerciaux qui ont pour objectif de faire mieux que bien pour satisfaire leur supérieur hiérarchique, lui-même satisfaisant son propre patron et ainsi de suite jusqu'à l'actionnaire, qui se félicitera de dividendes records. C'est donc toute une structure qui tient sur ce postulat. Que l'on décide un jour d'arrêter collectivement de dépasser les limites et d'assumer enfin notre médiocrité, et le système s'écroulera comme un château de cartes. À quand la révolte des nuls ?

Car si l'on compte les accidents, les crises cardiaques, les burn-outs, etc., le bilan de cette idéologie est un bilan de guerre. Il sera, sans aucun doute, encore bien pire dans quelques années. Car le dépassement des limites concerne aussi notre biosphère. À force de dépasser celles de ce que la Terre peut produire comme ressources, nous avons l'espérance de vie d'une bouteille de Ricard dans une caserne de CRS. Or, selon nos connaissances actuelles, notre écosystème est le seul habitable dans un rayon de quelques milliards d'années-lumière. Dépasser les limites précipite notre chute et plonge un nombre incalculable de gens dans la souffrance. Cette doctrine du dépassement, véhiculée par une idéologie tournée vers l'innovation et le productivisme, nous met collectivement en danger de mort. Lorsqu'il fera 60 degrés partout dans le monde, on aura bien repoussé les limites. Lorsque toutes les autres espèces auront disparu, on sera contents d'avoir encore une fois été plus loin qu'il n'était possible. Une chose est sûre : s'il y a bien des limites que l'humanité repousse siècle après siècle, ce sont celles de sa connerie.

Impasse de la validation sociale

« L'enfer, c'est les autres », fait dire Jean-Paul Sartre à un de ses personnages dans sa pièce *Huis clos*, laissant place à diverses interprétations. Ce personnage est-il un affreux misanthrope qui considère la seule présence d'autrui comme inconvenante ? Ou un horrible prétentieux ne tolérant pas la contradiction ? À moins que cette célèbre phrase ne soit une incitation à nous rendre compte de la tyrannie que peut faire peser sur nous le jugement d'autrui. « Que va-t-il penser de moi ? », « Oh là là, j'ai mis un pull bleu canard avec un manteau bleu taupe ! », « Mince, j'ai bafouillé ! Adieu ma crédibilité ! Tout le monde va penser que je suis un gros nul. Ma vie est foutue. Mes parents avaient raison, je n'aurais pas dû devenir présentateur météo. J'aurais dû reprendre leur quincaillerie à Jouy-le-Moutier ! ». Notre univers mental ressemble bien trop souvent à un petit tribunal où chaque personne croisée serait juge d'instruction. Et dans lequel, bien trop souvent, nous plaidons coupable.

Alors, la faute à qui ? Aux autres ? Ou à soi-même ? Sans doute à personne. Ou plutôt à tout le monde. (« Qu'est-ce que la personne qui vient de lire ces phrases va penser ? Que j'use trop d'effets de style ? Que je parle pour ne rien dire ? Qu'elle préfère quand je fais des blagues à la radio ? Qu'elle préfère quand je ne fais pas de blagues à la radio ? Qu'elle a son linge à sortir de la machine et qu'elle va le faire maintenant si je ne me décide pas immédiatement à fermer cette parenthèse et à continuer ? ») Plus exactement, la faute à la structure, aux injonctions à la perfection qui nous viennent de toutes parts, de notre enfance à notre vie professionnelle, en passant par les modèles issus de la fiction ou de la publicité. Nous sommes tous sommés de répondre à des codes esthétiques ou moraux pour être acceptés dans le groupe. Il convient alors de fournir des efforts pour être autre chose que médiocre. Être valorisé par les autres et exister dans leur regard : voilà la torture quotidienne que nous inflige la société, cette petite pinochette en puissance.

Pourtant, à qui voulons-nous prouver des choses ? Aux autres ? Ou à nous-même ? Pourquoi avons-nous du mal à accepter ce que nous sommes ? À nous confronter à notre propre médiocrité ? « Deviens la meilleure version de toi-même », entend-t-on. Pourquoi ? À quoi correspond cette sommation ? Évidemment qu'on ne fait pas la même chose lorsqu'on est seul chez soi et

lorsqu'on se sait entouré de gens. On enlève les doigts de son nez lorsque quelqu'un nous regarde et on ne sort pas chercher le pain avec notre vieux tee-shirt « Les jeunes avec Balladur ». Ces comportements évoluent d'ailleurs selon les époques et les cultures. Par exemple, dans la Rome antique, on refaisait le monde tranquillement aux latrines, côté à côté. Aujourd'hui, il est rare que votre DRH vous donne rendez-vous aux toilettes du troisième pour faire le point sur votre carrière. Les autres ont un tel impact sur nous qu'on ne fait pas les mêmes choses en fonction des gens avec qui l'on est – ni les mêmes blagues. Une bien potache qui fait se marrer vos potes sera peut-être plus difficile à assumer devant votre belle-mère. Bref, on s'adapte en permanence, on a donc plusieurs versions de soi-même, dont aucune n'est meilleure que les autres. D'ailleurs, elles sont très exactement aussi médiocres les unes que les autres. Mais elles fondent notre identité propre. À noter qu'au-delà d'un certain nombre de personnes autour de nous, nos comportements redeviennent ceux que l'on n'oserait pas avoir en petit comité. Par exemple, dans une foule, l'anonymisation permet les pires horreurs. En ce cas, l'enfer, ce n'est pas les autres, mais plutôt de nombreux autres en même temps, au même endroit.

Beaucoup d'études comportementales ont démontré les limites de notre morale individuelle et collective. L'une des plus célèbres d'entre elles explore notre attitude face à une personne en détresse. Elle en conclut qu'on a plus de chances de lui venir en aide si on est seul que si on est entouré d'autres humains. Dans ce second cas, c'est la dilution de la responsabilité qui est en cause, chaque individu attendant de l'autre qu'il intervienne à sa place. Cet effet dit « effet du témoin » peut aussi s'expliquer par une crainte de l'erreur de jugement : « Que vont penser les autres si je me trompe, si la personne que je crois en situation de détresse respiratoire sur ce banc est juste en train de ronfler comme un marcassin asthmatique ? » Tout ceci, et bien d'autres choses encore, inhibe nos actions. En voulant sans arrêt faire au mieux, en ayant peur de nous tromper, en oubliant que nous sommes simplement médiocres, nous mettons sans doute des vies en danger.

Quoi qu'il en soit, nous vivons en permanence sous et même dans le regard des autres. Un humain peut-il en devenir un sans interactions sociales avec ses congénères ? Des expériences cruelles ont montré qu'un enfant isolé dont on assure les besoins physiologiques mais à qui on refuse les interactions ne survit

pas longtemps. Au XIII^e siècle, un empereur du nom de Frédéric II souhaitant découvrir l'origine des langues empêcha des nourrissons d'entendre la moindre parole. La légende veut qu'ils soient tous morts sans avoir prononcé un mot. Une équipe de l'université du Wisconsin s'est penchée sur la question et a conclu que, privé d'échanges, le nourrisson souffre très tôt de modifications cérébrales. S'il n'y a rien de mieux que la solitude désirée, il n'y a certainement rien de pire que la solitude subie. Bien souvent, l'enfer, c'est aussi l'absence des autres.

Il conviendrait donc de viser un juste milieu. C'est bien cela qu'une organisation saine de la société devrait nous garantir. Lorsque, en bon « voisin vigilant », tout le monde observe ce que font les autres, cela peut avoir des effets délétères sur la confiance accordée à nos congénères. Si tout le monde devient le flic de tout un chacun, la société risque de se transformer radicalement. A contrario, il arrive parfois que l'on se sente sous le regard des autres, que l'on éprouve la sensation désagréable que tout le monde nous regarde, alors qu'il est fort probable que ce ne soit pas le cas et que tout le monde soit occupé à bien d'autres choses, par exemple, gérer sa propre sensation que tout le monde le regarde. Il semble donc vain de faire autant d'efforts pour paraître moins médiocre dans l'espoir que nos congénères le remarquent. La peur du regard des autres devrait disparaître au profit d'une lucidité salvatrice : ils s'en tapent complètement. Il y a de grandes chances que tout le monde n'en ait carrément rien à carrer de votre nouvelle coupe de cheveux ou de votre nouvelle veste Desigual vert pomme rose fuchsia vomie de poule.

Les réseaux sociaux ont matérialisé la validation sociale. Ils l'ont même quantifiée. Le nombre de likes, de partages, de cœurs, de commentaires permet d'avoir l'illusion de la perception que les autres se font de nous. Les 13 likes sous notre photo de gâteau au yaourt peuvent nous créer une montée d'angoisse, une tristesse profonde ou une joie intense selon la hauteur de nos espérances initiales. Ces chiffres sont devenus le baromètre de notre valeur numérique. Beaucoup d'entre nous cherchent à les maximiser. Certaines personnes en ont même fait un métier. Avant Instagram, Dubaï était une ville moche composée de buildings dégueulasses. Aujourd'hui, c'est une ville moche

composée de buildings dégueulasses, mais avec Jessica et Thibault qui font des stories dedans pour faire du like et vendre du parfum.

Alors qu'avant un doute pouvait subsister sur la valeur d'une de vos créations, avec ces nouveaux outils, la sanction tombe en direct. Et il est aisé de corréliser ce que l'on poste avec notre estime de nous-même. Dans ce genre de contexte, notre besoin de validation sociale joue à plein, d'autant que l'on peut aisément se comparer aux autres (« Pourquoi ce gâteau au yaourt qui a l'air moins réussi fait-il deux fois plus de likes que le mien ? La prochaine fois, je rajouterai un chaton sur la photo ! »). Cette quête est usante. Il serait moins coûteux d'assumer qu'on s'en fout de ce que vaut notre gâteau au yaourt, sauf aux yeux et aux papilles des personnes avec qui nous le partageons. Et encore...

Ce phénomène de validation est d'autant plus flagrant lorsqu'on poste une photo de soi-même. C'est alors personnellement que l'on se sent jugé. C'est sur soi que le nombre de cœurs pèse. C'est sur nos épaules qu'on aurait dû rajouter un chaton pour se sentir moins médiocre. On prend conscience qu'on aurait dû travailler dur pour avoir ce corps si parfait, si idéal. Qu'on aurait dû utiliser le filtre qui lisse la peau, parfait le bronzage, rallonge les cils, donne ce petit éclat dans l'œil qui fait la différence. À défaut d'être aimé pour ce que nous sommes, nous espérons être aimé pour ce à quoi nous feignons de ressembler. Et s'il faut rajouter des oreilles de lapin pour avoir plus d'abonnés, on le fera. Après tout, si le ridicule tuait, TikTok serait un grand funérarium.

Alors, la solution ne serait-elle pas de s'en battre les likes de la sanction numérique ? Par qui sommes-nous jugés ? Par aussi médiocre que nous. Le verdict est-il légitime ? A-t-il une quelconque valeur ? Les réseaux sociaux ne sont-ils pas un repaire de nuls tels que nous ? Cela n'en fait pas des outils à bannir. Ils sont utiles, notamment pour donner de la force à celles et ceux qui n'ont pas un accès direct aux grands médias, pour interpeller les élus, pour distribuer la parole plus équitablement. Mais ils jouent bien trop souvent le rôle de juge et partie. Les algorithmes sont créés pour optimiser l'engagement. Si nous n'y prenons pas garde, notre estime de nous-même est donc affectée par des machines numériques froides et cyniques qui jouent sur notre humeur et notre état d'esprit. Elles nous incitent à performer dans ce grand cirque vaniteux, accumulant du pognon sur nos affects et jouant avec notre moral. Elles nous font croire que nous sommes tantôt géniaux, tantôt minables. Alors

que nous sommes très exactement entre les deux : simplement médiocres. Envoyons se faire foutre celles et ceux qui ont un intérêt à nous faire croire le contraire. D'ailleurs, si Jean-Paul Sartre avait voulu être plus précis, peut-être aurait-il pu écrire : « L'enfer, c'est soi-même lorsqu'on se laisse pourrir la santé mentale par ce qu'on imagine que les autres pensent de soi. » Mais c'était un peu long.

Lettre à un snob ordinaire

Cher toi qui cherches à parader, à briller, à éructer plus haut que ta bouche, Tu vas disparaître. Je suis désolé. Tu pourras faire tout ce que tu veux, dans un avenir plus ou moins proche, tu vas retourner au néant dont tu es issu. L'univers recyclera tes atomes et personne n'entendra plus jamais parler de toi. Je n'ai aucun plaisir à le dire. Juste une envie de ne pas t'illusionner. Imaginons que dans la mémoire collective, par je ne sais quel miracle, une infime partie de toi subsiste. Dans le meilleur des cas, d'ici quelques milliards d'années, le rayonnement du soleil détruira toute vie sur Terre. Tu peux aujourd'hui continuer à penser que ta parole est éternelle et résonnera pour toujours – c'est faux. Le cosmos s'en fout de toi. Tu n'es qu'une organisation de la matière. Comme un caillou, un chimpanzé, une montagne, un microbe, Gérard Darmanin ou un furoncle.

Peut-être que pour passer à la postérité tu crées des choses que d'aucuns considèrent comme des chefs-d'œuvre. Peut-être. Pourtant, ça n'a aucune importance, ni même aucun impact sur le fait que tout s'effacera. Même si tu as fait la une du journal, ce dernier servira indubitablement de litière pour chat, ou de réceptacle à épluchures de patate. Si tu as écrit un livre, il rejoindra un jour inévitablement un vide-grenier, servira à caler une porte, prendra la poussière, l'humidité, sera mis en vente sur Leboncoin à moins d'un euro. Je ne dis pas ça pour te rabaisser ou pour dévaloriser ton travail. Au contraire. Je dis ça pour le remettre à sa juste place. Une place insignifiante mais une place quand même. Une place parmi d'autres. Une place médiocre.

Tu mérites d'exister, je ne dis pas le contraire. Je dis juste que l'on te voit exister. On sait que tu te donnes du mal. On te voit t'escrimer à être original, à vouloir sortir du lot. Tu en es presque touchant de naïveté. Tu penses que tout le monde remarquera ton style, ton élégance, ton originalité, que tout le monde saluera ta classe naturelle. Mais on voit juste que tu as passé des heures à travailler ce style « négligé », n'omettant aucun détail. On sait le travail que tu as fourni pour avoir l'air détaché, la volonté qu'il t'a fallu pour paraître n'en avoir aucune. Ta tentative de sortie de l'insignifiance t'y ramène inexorablement. On dit de toi que tu es *snob*. Curieux vocable qui serait né au XVIII^e siècle à partir de l'expression latine *sine nobilitate*, « sans noblesse ». C'est

cela que tu inspires lorsqu'on te voit te donner de grands airs : quelqu'un qui veut en être, qui ne désire rien de plus que d'être reconnu parmi les illustres, les superbes, celles et ceux qui méritent qu'on les regarde. Tu cherches à usurper un statut, échapper à ta condition. Tu batailles pour cacher ce qui te rend si banal. Parfois, tu n'en as même pas conscience. Lorsque tu te sens fier, on te voit prétentieux. C'est pourquoi, bien souvent, tu fais rire. Tu es le Monsieur Jourdain du boulard. Lorsqu'on t'entend raconter sur tous les plateaux télé que tu as vécu la guerre de près depuis ton hôtel de luxe entouré de photographes de *Paris Match*, on pouffe. Lorsque tu enchaînes les défaites à toutes les élections et qu'on te voit dans les médias tenter de gratter des postes en t'usant la langue sur tous les postérieurs ministériels, on s'esclaffe. Quand, dans ta blouse blanche, tu viens nous expliquer qu'un virus est une grippette qui ne fera pas plus de morts que les accidents de trottinette, on tousse. Lorsqu'en tailleur et talons hauts tu prends tes grands airs pour toiser la foule d'un regard suffisant et que tu trébuches dans le tapis rouge, on se régale. Quand la réalité vient à te rappeler à ta condition de bipède malhabile, aussi mauvais en cascade qu'en dramaturge de ta propre vie, on se bidonne. Rien de tel que la gravité pour effacer tes allures grave.

Sans doute que la mort te terrorise. Mais je sais qu'au-delà du simple passage de vie à trépas c'est ta disparition éternelle qui t'angoisse. Je sais que tu veux laisser une trace dans l'éternité. Parfois même, dans ton désir égotique de postérité, tu fais des enfants. Et tu batailles pour qu'ils portent ton nom. Pour avoir l'illusion de perdurer à travers les âges. Pour que l'univers n'oublie pas ton existence céleste. Mais il t'oubliera. D'ailleurs, il ignore sans doute tout de toi, désolé. Même si tu ne te prends pas pour un étron, tu finiras, tout comme ta descendance, en compost.

Ton snobisme pollue tout. Jusqu'à tes goûts culturels : hors de question pour toi d'avouer avoir les mêmes que la majorité des autres, il faut absolument que tu te démarques. Tu dois montrer que tu es à la pointe de la découverte, des nouvelles tendances. Moins vous êtes nombreux à écouter telle musique, plus cela te permet de te détacher de la masse informe du « grand public ». Par exemple, tu dois montrer à la moindre occasion ta détestation de la musique populaire. Tu te dois d'être pointu. Tu n'es pas un mouton qui suit le troupeau. Alors que l'on sait que tu écoutes Jean-Jacques Goldman en cachette,

que tu chantes du Céline Dion sous la douche et que tu trouves Patrick Sébastien quand même bien sympatoche. Tu illustres à merveille une des blagues favorites des musiciens : quelle est la différence entre un guitariste rock et un guitariste jazz ? Réponse : un guitariste jazz joue 3 000 accords devant 3 personnes tandis qu'un guitariste rock joue 3 accords devant 3 000 personnes.

Tu penses que tu vaux mieux que ce qui se fait. Lorsque tu produis quelque chose, deux hypothèses : soit tu rencontres le succès et tu n'as d'un coup plus rien contre la majorité insignifiante que tu dédaignais quelques instants auparavant ; soit tu te plantes et c'est la faute des autres, qui n'ont pas su se hisser à la hauteur de ton inégalable talent. Voire, l'échec sera la preuve de ta hauteur de vue, du caractère difficilement accessible, exigeant, de tes compétences. « OK, je n'ai vendu que trois albums, dont deux à ma belle-mère et un à mon chien, mais c'est parce que je suis un artiste incompris, trop en avance sur son temps. D'ailleurs Van Gogh lui-même n'avait-il pas vendu aucune toile de son vivant ? N'est-ce pas la preuve que je suis le nouveau Van Gogh ? » Si tous les gens qui avaient vendu autant de tableaux que Van Gogh de son vivant étaient exposés, je serais moi-même au Louvre. Donc tu peux toujours te faire croire que le peu d'intérêt des autres pour ton travail est le signe d'une supériorité artistique, mais nous, nous savons. Nous savons que tu es un médiocre parmi d'autres. Que tu es un médiocre parmi nous. Que tu es comme tout le monde. Que tu uses de stratagèmes, et que parfois même tu triches. L'histoire de l'art, de la création, de l'innovation, de la technologie est aussi l'histoire de la malversation, du plagiat. Dans le domaine de l'humour, le travail effectué par la chaîne YouTube CopyComic est d'une aide précieuse pour débusquer celles et ceux qui s'avèrent moins forts en écriture de blagues qu'en traduction anglais-français. Des « hommages », des « emprunts » fleurissent dans ta bouche pour les justifier. Quelle ironie que, pour sortir du lot, il faille à ce point copier les autres.

Enfin, dans ta panoplie de personne prétendument supérieure à la moyenne, tu disposes d'un autre atout : le zèle. Le zèle est le sacrifice à une cause à laquelle tu te dévoues corps et âme. Le zèle est une toxine de l'esprit. C'est le zèle qui te fait mépriser ton prochain, qui te rend plus royaliste que le roi. Le zèle, ce sont les efforts que tu fais pour tenter de te hisser au niveau de ta

prétention. C'est aussi la maladie de celles et ceux qui parviennent à s'extraire de leur classe pour se hisser « au-dessus » des autres, donc qui achètent les attributs qui les distingueront comme tels. Nouveaux habits, nouvelle voiture, nouvelle maison. Quoi de plus risible qu'un *nouveau riche* ? Tel *Mon oncle* dans le film de Jacques Tati, ton ridicule confine au sublime. En témoigne la maison futuriste du fameux tonton, remplie de gadgets destinés à prouver à tous les visiteurs son nouveau statut. Parfois, oui, je dois bien l'avouer, tu es même touchant.

C'est pourquoi je ne t'en veux pas, cher snob. Lorsque je te regarde, je ne vois qu'une personne qui lutte contre elle-même. Lorsque je t'observe, je ne perçois que tristesse et manque d'acceptation de ta misérable condition d'humain. Lorsque tu te ruines pour acheter le dernier téléphone qui te distinguera des autres, je ne lis que soumission à une injonction d'être original. Tu dois souffrir seul chez toi, lorsque tu rentres et que tu te déshabilles devant le miroir, de constater que tu n'es que ça : un amas de chair et d'os qui tente de faire croire toute la journée qu'il est autre chose. Tu te crois BCBG – bon chic bon genre pour les uns, beau cul belle gueule pour les autres – mais tu n'es qu'une tentative d'exister. Tu t'épuises toute la journée à vouloir être quelqu'un d'autre alors que tu n'as qu'à accepter la réalité. Celle de nous, les médiocres, les moyens, celles et ceux qui font comme ils peuvent, qui tentent de faire comme ils veulent, qui ont conscience de la vaine illusion de l'originalité. Fais passer le mot à tous tes amis, à tous les snobs zélés de la planète qui, à force de vouloir sortir du lot, ne se rendent certainement pas compte à quel point ils se ressemblent.

Tuons l'espoir avant qu'il ne nous tue

Qu'est-ce qui est pire que le sida, le cancer du pancréas et les gens qui font des petits bruits de bouche en mangeant ? L'espoir. Le verbe « espérer » désigne le fait de considérer ce qu'on désire comme devant se réaliser. Alors on espère tout un tas de choses : avoir le dernier *Mario* sur Switch à Noël, que Kevin nous invite à sa fête de fin d'année, obtenir ce job de rêve de comptable à la Cogedim, que la révolution advienne et que l'on puisse enfin pendre les patrons avec les tripes des actionnaires. L'humanité charrie son flot d'espoirs et, inévitablement, de désespoirs. L'espoir est donc, en toute logique, la seule et unique source de déception. C'est la raison pour laquelle il est nécessaire de le tenir au maximum à distance de nos vies, de nos affects. C'est l'ennemi. C'est lui qui nous tue à petit feu. Mort à l'espoir !

Il est naturel d'être triste. Parfois, la vie nous percute et nous ressentons du chagrin. La perte d'un proche ou une défaite du Stade toulousain peuvent en être la raison. Mais pour bien comprendre notre désarroi, encore faut-il nous interroger sur ses causes profondes, nous pencher au-delà de nous-même. Qu'est-ce qui nous rend vraiment triste ? Bien souvent, la cause de notre malheur est un événement qui ne se passe pas comme nous l'aurions souhaité. Ainsi arrive le chagrin, tel celui de cet enfant qui hurle à la mort dans les rayons du Super U face au refus de sa mère de lui acheter un paquet de Pokémon Légende. Et toujours ce même coupable : l'espoir déçu. L'espoir que notre grand-mère vive quelques années de plus, que les arrières du Stade toulousain préfèrent l'entraînement au cassoulet et qu'une tortionnaire d'enfant lâche un peu d'oseille pour une image de Pikachu.

Loin de moi l'idée de mettre sur la même échelle de valeurs toutes ces souffrances, je veux plutôt trouver ce qui les relie, pour mieux pouvoir les atténuer, les guérir, les faire taire. Si l'on a passé toute sa vie à lutter contre les injustices sociales en espérant le grand soir, il y a de fortes chances que l'on ressente une profonde déception, voire une puissante résignation. Mais bien pire, il y a également un gros risque que l'on passe à côté de tout ce que notre combat et notre mobilisation ont eu comme impact dans le réel. Si l'on a l'espoir d'abolir totalement les privilèges, on aura du mal à voir les

améliorations que les luttes sociales ont permis d'obtenir durant les siècles derniers. L'idée n'est pas de s'en contenter pour ne plus agir mais bien, encore une fois, d'être le plus lucide possible. Or l'espoir agit souvent comme des lunettes déformantes, nous faisant toujours regretter que l'idéal n'advienne pas aussi vite que désiré. Il est donc urgent de désespérer. Au sens littéral du terme. Pas en se roulant en boule dans un coin ou en se mettant en position latérale de sécurité sur son canapé, mais en enlevant tout simplement l'espoir de l'équation. En le sortant du schéma. En l'empêchant d'être la seule et unique cause de notre mise en mouvement. Le philosophe Arthur Schopenhauer demeure l'un des principaux penseurs du désespoir. Il n'est certes pas connu pour son côté funky – « la vie oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui » – mais il a le mérite de ne pas être complaisant envers notre rapport à nous-même. « La vie d'un homme n'est qu'une lutte pour l'existence avec la certitude d'être vaincu. » On connaît la fin de notre histoire. Pas dans les détails, mais l'issue ne fait aucun doute. Est-ce une raison pour ne pas vivre, pour ne pas tenter l'aventure ? Faut-il nécessairement espérer ? Courir au-devant des déceptions ? Contrairement à ce qu'affirme le célèbre dicton français, c'est se débarrasser de l'espoir qui fait vivre.

Pourquoi écoute-t-on des musiques tristes lorsqu'on se fait larguer ? Certainement pas par masochisme, mais sans doute pour se prouver qu'on n'est pas seul, que ce genre de moment fait partie de la vie, que d'autres l'ont vécu et le vivront. C'est une manière de l'aimer, de l'accepter, de le sublimer. On se sent peut-être même connecté avec celles et ceux qui vivent les mêmes problèmes, comme s'il existait quelque part une Internationale du seum. Il est d'ailleurs très souvent conseillé de parler lorsqu'un traumatisme survient. Partager, décrire, vider son sac. La première phase de la guérison est de trouver une personne à l'écoute – et pas quelqu'un qui va nous mentir. « Ne t'inquiète pas... Ça va vite s'arranger... » sonne faux et creux lorsqu'on traverse une épreuve difficile. Il n'y a rien à faire d'autre que continuer. Sans espérer. Juste continuer. Mettre un pas devant l'autre et voir où ça nous mène. Sans se draper d'espoir, conscient de nos limites et de nos faiblesses, même si ces mots ressemblent à une chanson de Natasha St-Pier.

Ce n'est pas pour rien que l'espoir est un ciment très fort des religions. L'espérance est d'ailleurs une des principales vertus chrétiennes, qui promet aux

fidèles ni plus ni moins qu'une vie après la mort. Et éternelle, qui plus est ! Espérance d'autant plus puissante que bien malin celui qui prétend l'avoir expérimentée. Jamais personne n'est, semble-t-il, revenu d'outre-tombe en disant : « Bon, ne vous mettez pas la rate au court-bouillon, là-haut c'est open bar, même pour ceux qui n'ont pas souscrit une convention obsèques ! »

L'espoir est tellement ancré dans la croyance populaire qu'il est sans cesse instrumentalisé. On le retrouve par exemple sur bon nombre d'affiches de campagne de divers partis politiques promettant un avenir meilleur, moins dangereux, plus prospère. Il s'agit de donner un avant-goût de ce qu'il se passera si vous votez pour Bidule et Machin. Comment s'étonner alors que Bidule ou Machin déçoivent une fois élus ? Comment pourrait-il en être autrement dans la mesure où toute leur stratégie est fondée sur la vente d'un rêve dont on sait qu'il finira inexorablement par se fracasser sur le mur de la réalité ? Comment s'étonner que tel produit vanté par la publicité comme une réponse à tel désir ou besoin, ne finisse par vous décevoir ? L'espoir nous infantilise. Il nous dit « ne t'en fais pas ! L'avenir sera meilleur » alors qu'il n'en sait rien du tout, et surtout qu'il s'en fout éperdument. Ce n'est pas son problème. Une fois qu'il aura agi, il s'en ira comme il est venu. Les vendeurs d'illusions ne cessent de l'utiliser à tort et à travers, au mépris des conséquences psychologiques qu'il induit. On a connu des dealers de crack avec plus d'éthique !

Bref, l'espoir est un poison lent qui nous paralyse, une promesse de trahison. Sous ses airs de moteur de l'action, il prétend être indispensable à toute prise d'initiative, il nous fait croire que, tant qu'il est là, il est nécessaire d'avancer encore et toujours vers son but, son objectif. Mais il ment. Il n'est qu'un leurre. Il n'est qu'un horizon qui recule au fur et à mesure qu'on avance vers lui. Il nous épuise et nous empêche de faire des choix corrects. Il nous illusionne, nous fait miroiter monts et merveilles, et se fiche éperdument de l'état dans lequel il nous laisse une fois qu'il a disparu. Va-t'en, l'espoir ! Dégage de là ! On n'a pas besoin de toi.

Comme le disait un autre Guillaume, d'Orange celui-ci : « Nul besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »

Le bonheur, c'est de la merde

« Qu'est-ce que le bonheur ? » Vous avez quatre heures. Il est un grand classique des épreuves du bac. Normal, tant il est un grand classique des philosophes depuis l'Antiquité, d'Aristote jusqu'à Christophe Maé et son célèbre « Il est où le bonheur ? Il est où ? ». « Dans ton cul, Christophe », répondent en chœur les profs de philo en plein burn-out.

Le bonheur est donc proche de l'excrément. Il a quelque chose de lénifiant, de statique, de mou, de chiant. Il ressemble à un poème sur fond de coucher de soleil ou pétales de rose. « Le bonheur, c'est de continuer à désirer ce que l'on possède », disait saint Augustin. Vous avez compris, les pauvres ? Continuez à désirer vos boîtes de cassoulet Lidl et vos mouches autour des yeux. C'est ça, la clé du bonheur ! Arrêtez de désirer ce qu'ont les riches. Les riches, eux, désirent des stock-options et que vous bossiez soixante heures par semaine pour eux. Désirez cela et tout ira bien dans le meilleur des mondes. Tout le monde nagera dans le bonheur.

D'ailleurs, qu'est-ce qu'elle a dit, Josiane, votre collègue de bureau qui revient du Soudan ? « Ils n'ont rien mais ils sont tellement heureux, c'est une leçon pour nous qui avons tout et qui sommes tracassés toute la journée. » Ce n'est pas l'envie de lui répondre « mais qu'est-ce que tu attends, Josiane, pour aller gratter la terre avec tes ongles dans une mine de cobalt ? Qu'en dit ton compte CPF ? Allez ! N'hésite pas ! Fais un grand saut vers la béatitude ! Sois libre ! » qui nous manque. De même, il est plaisant d'entendre les lamentations d'un riche : sa Jaguar qui ne démarre pas, sa piscine qui fuit, sa femme de ménage encore en RTT... Donc, fourbe qu'il est, le bonheur reste toujours relatif. Un grand bonheur n'aura pas la même définition ni ne s'incarnera de la même manière selon que l'on est un miséreux qui trouve 200 euros par terre ou un milliardaire qui trouve une raison de ne pas se considérer comme un voleur.

Le bonheur reste une sorte d'objectif individuel inatteignable qui cherche à nous maintenir dans une situation d'insatisfaction dont nous serions le seul responsable. L'obligation d'être heureux nous pollue, nous encombre. Nous vivons dans la servitude de l'optimisme, de la positivité obligatoire. Le bonheur n'est qu'un petit caporal surnois soumis à des intérêts qui le dépassent. « Le bonheur vous va si bien », déclare Kiabi, « redécouvrez le bonheur », assène le

Club Med. Même Babybel est de la partie avec son « 360° de bonheur ». Les constructeurs automobiles et l'industrie du tabac nous promettent aussi du bonheur. Celui-ci est bon pour la croissance. Pas seulement des cellules cancéreuses, mais aussi de l'économie.

Les entreprises ne s'y sont pas trompées en créant carrément des postes de *happiness managers*, ni plus ni moins que des responsables bonheur. Et pour cause, un employé heureux est un employé productif. Encore mieux : un employé heureux est un employé qui ne se plaint pas, qui ne va pas rejoindre un syndicat pour installer un piquet de grève. Ainsi, on soigne la colère et la frustration au cas par cas. Peu importe que les cadences soient infernales, qu'il faille travailler le week-end pour conclure une vente. On te martèle : « Si tu ressens une frustration, une colère ou une fatigue, c'est un problème individuel. Ne va pas chercher ailleurs un autre responsable que toi, qu'en toi. On va t'aider en te proposant une séance de méditation, un massage, un stage de désobéissance civile... non je déconne ! » Le fonctionnement de l'entreprise ne sera jamais remis en question, pas plus que le rôle des dirigeants, et encore moins celui des actionnaires et de leurs demandes de rendement. Non, si tu vas mal, c'est que tu es incapable d'aller chercher le bonheur qui est au fond de toi. Et non, passer par la fenêtre Stefano, ton nouveau *chief happiness manager*, ne fera pas de toi un homme heureux, même si on a quand même bien conscience que ça te soulagerait pas mal.

Donc le bonheur est devenu l'argument ultime du capitalisme pour gérer les effectifs. D'ailleurs, lorsque le bonheur et la convivialité doivent être fabriqués en groupe, on organise des stages de *team building*. Certes, ce week-end paintball à Fontainebleau n'a rien à voir avec la comptabilité analytique, mais le fait que Karine ait fait équipe avec Mehdi pour dégommer José soudra le binôme, ce qui sera bien utile lorsqu'ils devront rendre les comptes de fin d'année. Dans ces mêmes entreprises, on passe plus de temps à essayer d'éviter les conflits qu'à les gérer. Comme dans bien des groupes humains obnubilés par l'harmonie, on met sous le tapis les tensions, les frustrations, les angoisses. On espère qu'elles y restent le plus longtemps possible. On prie pour que, si elles sortent, elles prennent la forme d'une automutilation ou d'un sacrifice personnel, et non d'une remise en question du système. Un suicide dans la solitude d'un employé, et on invoquera des difficultés intimes, un mal-être

chronique, une inaptitude au bonheur. On taira les raisons systémiques, le harcèlement, les pressions. L'édifice sera sauf. La bienheureuse machine à broyer toujours en place.

Bref, le bonheur est une saloperie lorsqu'il sert de prétexte à justifier une structure perverse et des comportements hypocrites, mais il est certainement aussi un mal en soi. Car lorsqu'on le rencontre, le risque est grand qu'il nous anesthésie, qu'il nous fasse nous replier sur nous-même pour le préserver. Plus pervers encore, il dépend parfois de la détresse des autres. Qui n'a jamais été soulagé en apprenant qu'un collègue vivait le même malheur ? Sans même penser à une quelconque entraide, le fait de le savoir nous permet de relativiser. En valeur absolue, cela n'arrange en rien nos affaires. En valeur relative, si. Lorsque vous vous faites arnaquer par un charlatan, le fait de savoir que vous n'étiez pas le seul ne vous rendra pas votre argent, mais vous réparera un peu de votre détresse. Le bonheur est donc une perfidie qui s'insinue dans notre univers mental pour nous mettre en concurrence sur le grand marché du bien-être.

D'ailleurs, ce marché n'est pas qu'une métaphore. Il se chiffre actuellement en millions d'euros chaque année. Les salons du zen fleurissent un peu partout, promettant équilibre et rencontre avec soi-même. Les portes du bonheur vous sont ouvertes sous différentes formes. Une tisane bio, un stage au Népal ou un décrassage de chakras, et vous voilà parfaitement réaligné – et soulagé de quelques centaines d'euros. Peut-être serait-il nécessaire, aujourd'hui, d'envoyer se faire foutre cet acharnement à l'apaisement, urgent de faire sortir ce qui nous angoisse et nous tire, plutôt que de les noyer dans du thé vert ou les endormir dans des huiles essentielles. Notre force vitale ne devrait pas se brader dans de vulgaires foires à la paix intérieure. L'apathie généralisée arrange le business, alors que le chaos l'effraie. C'est pourquoi il faudrait faire des manifestations contre le bonheur. Remplir les rues de slogans tels que : « Non au bonheur ! Nous ne serons pas esclaves du bien-être ! Laissez-nous être contrariés, intranquilles, en colère, soucieux, préoccupés ! »

Le bonheur, c'est l'apaisement. Et l'apaisement ultime, c'est la mort.

Mais encore faut-il accepter d'être médiocre. La médiocrité est le seul moyen d'accéder à la jubilation. Sans médiocrité, sans échecs, sans lâcheté, sans

bassesse, comment célébrer la plénitude d'un instant supposément parfait ? Comment attraper au vol une occasion de se réjouir ? Comment saisir des instants de joie, jaillissement éphémère qui, lui, tolère la défaillance et accepte la peine comme condition même de son existence ? Aujourd'hui, tout est mis en œuvre pour faire de nous des petits soldats de la félicité. Beaucoup ont à gagner de nous voir soumis au diktat de la béatitude. Une population qui deviendrait heureuse et satisfaite n'est pas sans rappeler l'œuvre d'Aldous Huxley *Le Meilleur des mondes*. Dans ce roman, l'auteur met en scène l'illusion d'un bonheur éternel et infini. Des individus soumis mais heureux évoluent sans aucun libre arbitre ni possibilité de rébellion, shootés au Soma, un médicament qui chasse la moindre contrariété, la moindre pensée triste. Ils subissent, se laissent déposséder de leur liberté, mais sont heureux, comme le sont les imbéciles ignorants. Un fascisme cool. Un totalitarisme tranquillou. Voilà ce à quoi pourrait nous mener la quête effrénée vers ce leurre qu'est le bonheur. Une « dictature parfaite » comme la décrit Huxley : « Une dictature qui aurait les apparences de la démocratie, une prison sans murs dont les prisonniers ne songeraient pas à s'évader. Un système d'esclavage où, grâce à la consommation et au divertissement, les esclaves auraient l'amour de leur servitude. »

Flemme, je vous aime

Des années et des années de « valeur travail » à longueur de discours politiques, par des gens dont la relation au labeur est celle d'un croyant non pratiquant, ont fait des ravages dans les esprits. Le travail serait la condition sine qua non de la dignité humaine, le moyen de se réaliser, de rencontrer les autres et d'accomplir son destin. Cette fable rabâchée par le Medef pour justifier des années d'exploitation a pénétré jusqu'au cœur des classes exploitées, dont les membres ont fini par se faire une fierté d'être ouvriers, c'est-à-dire de sacrifier leur santé et leur vie à trimer pour pas un rond. Pour mériter son salaire, il faut donc être vaillant et efficace – surtout pas tire-au-flanc, flemmard ni médiocre. Bref, si on ne la sacrifie pas, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

Ainsi, des générations et des générations de serfs, de paysans, de prolétaires se sont tués à la tâche pour enrichir leurs maîtres, et gagner ainsi le droit de survivre un jour de plus. Depuis des siècles, on vante le progrès technique et l'accumulation de biens sans jamais les questionner. Alors on continue à produire, jusqu'à plus soif, jusqu'à plus faim, jusqu'à écoëurement total. Beaucoup de gens disent aimer leur boulot. Mais beaucoup de gens – souvent les mêmes – voient arriver le dimanche soir avec angoisse. Les « comment ça va ? – Comme un lundi » marmonnés et les cernes sous les yeux sont légion. Les « vivement les vacances » ont la cote dans tous les open spaces. Pourquoi chercherait-

on à fuir une activité censée nous épanouir ? Tout simplement parce que c'est un mensonge usé jusqu'à la corde. Le travail, sauf rares exceptions de privilégiés (comme ceux payés pour faire des blagues ou écrire un livre sur la médiocrité), est une corvée, une soumission. Que le prochain politique vantant le contraire aille donc se faire embaucher comme égoutier pendant trois mois, et on verra s'il trouve son épanouissement personnel dans les intestins de nos villes.

Les tenants de la classe dominante ont même été inventer une « médaille du travail » pour celles et ceux qui ont tenu le plus longtemps à leur poste. Il ne manque plus que les trompettes et la tombe du Travailleur inconnu, mort pour la finance.

La symbolique du combat est présente partout dans le monde des entreprises. On doit gagner du terrain, vaincre, terrasser, écraser la concurrence, rouler sur

un champ de cadavres. Pas de place pour les médiocres, celles et ceux qui refusent de participer au jeu de massacre. Et qui pourtant sauvent des vies. Celle des autres, bien sûr, mais aussi la leur. En faisant la sieste, on sauve des vies, comme on en sauvait en regardant Netflix dans son salon pendant la crise du Covid. Selon la sociologue Véronique Daubas-Letourneux, les accidents du travail sont un phénomène « massif mais invisible ». Les dernières données disponibles font état pour l'année 2019 de plus de 700 morts, soit près de deux par jour, sans compter les accidents de voiture entre le domicile et le lieu de travail (283 morts) et les maladies professionnelles (175 morts). Et sans compter que ces chiffres sont certainement une sous-estimation. Quelle cause mérite que l'on se sacrifie autant ? Quand indiquera-t-on à la fin des contrats d'embauche « TRAVAILLER TUE » ?

Pour maintenir cette structure inique, l'astuce est toujours la même : le mérite. Celles et ceux qui ne se soumettent pas à cette religion seraient de simples médiocres. Ainsi, quelqu'un qui gagne 400 euros de minima sociaux en glandant sur son canapé sera montré du doigt, tandis que celui qui gagne la même somme en travaillant à temps partiel au Burger King sera félicité. Pourtant, l'un des deux aura davantage favorisé l'apparition de cancers colorectaux que l'autre. Mais cela ne semble pas compter. Comme dans tout mythe ou croyance, le capitalisme a besoin d'un rituel sacrificiel. Le travailleur précaire assumera ce rôle, contraint et forcé, mais également récompensé par l'épiscopat du culte du profit. Pas en monnaie sonnante et trébuchante, bien entendu, mais en discours et en louanges. « Quelle force de caractère il faut à ces honnêtes prolétaires pour tenir leur rang et faire vivre le pays ! Honneur leur soit rendu », peut-on entendre, en substance, dans les discours officiels. Il fut même un temps où l'on payait le personnel soignant qui allait se sacrifier pour vaincre une pandémie mondiale en les applaudissant depuis nos balcons. « Il nous faudra nous rappeler que notre pays tout entier tient sur ces femmes et ces hommes que nos économies reconnaissent et rémunèrent si mal », disait un certain président de cette époque, avant d'être frappé par une crise d'Alzheimer fulgurante.

Dans ce système économique basé sur la croissance et le profit, l'oisiveté a donc une charge subversive révolutionnaire. Le refus de tout effort pour être considéré comme autre chose que médiocre ulcère les tenants de l'ordre établi.

La grasse matinée est honnie du monde moderne, symbole du manque de bonne volonté de l'individu à se surpasser, se mettre sur ses jambes pour aller louer sa force de production au PIB. La flemme est le cauchemar de tout bon patron, qui attend de ses salariés du rendement. Elle est également celui des actionnaires, qui attendent un retour sur investissement, pas gênés d'exploiter les autres et de les forcer à bousiller leur vie et leur santé alors qu'eux se contentent de faire travailler leur argent. C'est donc toute une chaîne d'hypocrisie qu'il convient de saboter en gagnant du temps de sommeil, d'ennui, de glande.

Paul Lafargue, dans *Le droit à la paresse*, l'a déjà théorisé : « Une étrange folie possède les classes ouvrières des nations où règne la civilisation capitaliste. Cette folie traîne à sa suite des misères individuelles et sociales qui, depuis deux siècles, torturent la triste humanité. Cette folie est l'amour du travail, la passion moribonde du travail, poussée jusqu'à l'épuisement des forces vitales de l'individu et de sa progéniture. » Cette folie brutalement entretenue n'est pas si évidente à guérir. Elle est tellement ancrée dans les esprits et dans les cœurs que le travail même est relié à l'idée d'épanouissement personnel. Le discours culpabilisant vise celles et ceux qui traîneraient des pieds. Il conviendra d'ostraciser ces personnes, considérées comme des lâches, de les discréditer, de les livrer à la vindicte populaire. Ils seront les nuls, les mauvais, les médiocres.

Pourtant, pour jouir de la vie, quoi de mieux que le repos ? Quoi de plus agréable que de laisser son esprit vagabonder ? Quoi de plus doux que de ne servir à rien ? Que d'être juste là, paisible dans son inutilité. Quand arrêterons-nous de chercher à combler absolument le vide de nos vies ? Vive la contemplation banale. Vive le rien ! Vive l'insignifiance ! Vive nous dans ce que nous avons de plus banal. Vive ce que les tenants du système économique appellent le temps perdu. Une grasse matinée, une après-midi à somnoler sur le canapé, une chaise longue dans le jardin, des heures à observer son chat, marcher en écoutant les oiseaux, guetter la forme des nuages, écrire de la poésie... Ou même, s'ennuyer.

Car l'ennui est fertile. Il est comme une forêt immobile qui grouille de vie en mouvement. Pendant que nous traînons nos existences, notre imagination galope. Lorsque nous lâchons la bride de notre cerveau, que nous cessons de lui tordre les synapses avec des tâches aliénantes, il recouvre toute sa liberté de

nous emmener là où bon lui semble. C'est pourquoi les forces du capital ne redoutent rien de plus que le temps laissé aux gens qu'elles soumettent. Imaginons que ces personnes utilisent ce temps pour réfléchir, s'organiser, trouver des moyens pour ne plus subir. Ce n'est pas pour rien qu'un des meilleurs slogans de Mai 68 était sans doute « l'imagination au pouvoir ». Elle est la hantise des gouvernements. D'où son cassage de gueule quotidien avec des horaires de boulot, des émissions de télévision abrutissantes... Pendant que la France regarde Hanouna mettre des nouilles dans un slip ou qu'elle se prend la tête à boucler un dossier dans les temps, elle n' imagine pas. Elle n' imagine pas comment il pourrait en être autrement. Elle n' imagine pas qu'il est possible de refuser les lois de ce marché de dupes.

La révolution des consciences passera donc par la réappropriation et la revendication d'un temps nécessaire de glandouille. Mais ce projet n'est possible qu'au prix d'une radicale équité. C'est pourquoi il faut en finir urgemment avec toute idée de productivité, de croissance et autres promesses de suicide de notre civilisation moderne. La seule manière de nous sauver en tant qu'espèce est de ralentir et de mieux partager. Cette révolution ne va pas sans un bouleversement profond des mentalités, sans une autre manière de penser qui ne soit pas corrélée à la simple idée consumériste de dépenser ni de se dépenser. En d'autres termes : « Vive la Feignasse nation ! »

Avant de conclure ce chapitre et de m'octroyer un temps de repos bien mérité, j'ajouterai que la paresse porte la même charge subversive que la gentillesse. Dans un monde dirigé tout entier vers l'agressivité, la soif de vaincre, la virilité toxique, cette dernière œuvre lentement mais sûrement, s'impose délicatement. Tel un ruisseau qui serpente au milieu d'une jungle hostile, elle s'écoule irrémédiablement sans que personne puisse l'arrêter. D'abord elle surprend, tant on remarque immédiatement celui ou celle qui refuse de jouer au jeu du plus fort. En ce sens, elle est une résistance. Mais elle est aussi un souffle, un champ des possibles, une brèche. Un « bonjour, je peux vous aider à porter cette valise ? » ou « qu'est-ce qui ne va pas ? » à quelqu'un qui pleure, c'est autant de terrain gagné sur la résignation, c'est autant de recul du cynisme ambiant. La gentillesse ouvre donc un espace de repos quasi anachronique. Les gens gentils sont souvent pris pour des cons, parce qu'ils dérangent, agissent comme un miroir en renvoyant au reste du monde sa

méchanceté. Tout comme les gens qui dorment renvoient au monde sa frénésie. Il est urgent de vanter les mérites de ce que la société considère aujourd'hui comme inutile, vain, voué à l'échec, et que le monde soit rendu aux personnes oisives, rêveuses. De même qu'il est urgent que la richesse produite soit mieux redistribuée. Après tout, comme le remarquait Coluche : « À la télé, ils disent : "Y a trois millions de personnes qui veulent du travail." C'est pas vrai : de l'argent leur suffirait. »

Gloire à l'inutile !

« On ne se bat pas dans l'espoir du succès ! [...] c'est bien plus beau lorsque c'est inutile ! » Puisse cette sentence de Cyrano de Bergerac dans la pièce d'Edmond Rostand être gravée sur tous les frontons de toutes les écoles de commerce autour du globe. La face du monde s'en trouverait à jamais changée.

Car ce monde crève d'utilitarisme. Chaque chose est jugée au regard de sa valeur non pas morale, non pas éthique, mais économique. Il faut rentabiliser, optimiser, obtenir des retours sur investissement. Depuis Henry Ford et ses usines diaboliques, on calcule la portée de chaque geste, on loue la division du travail, la répartition millimétrée des tâches. On produit au mépris total des besoins physiologiques et de la santé mentale des êtres humains. Les chaînes de montage deviennent alors une sorte de méta-organisme où chaque individu joue un seul et même rôle précis. Avec le résultat que l'on connaît, un chiffre d'affaires maximal, des marges records et une marque, Ford, encore présente partout dans le monde – même si Henry fut un des plus fervents antisémites de son époque, à croire qu'il faille séparer l'homme du joint de culasse.

Si les techniques de management ont évolué, le principe est resté le même : chasser l'inutile, traquer le geste en trop, la minute de pause qui dépasse. Bref, rentabiliser la meute. On parle depuis un certain temps de « masse salariale » comme d'un boulet qui pèse sur la comptabilité générale, un poids mort sur les bilans financiers. On est à la limite d'appeler cela « des putains de parasites ». Lors des licenciements, on parle même de dégraissage, comme si les humains étaient devenus le superflu, ce qu'il y a à éliminer. Enfin, le personnel est appelé « ressources humaines ». Ressource, tel un gisement d'acier ou de pétrole. Comme une matière première que l'on peut sculpter, exploiter, dominer, opprimer. Pour le système actuel, la médiocrité est un danger, car l'être humain doit être optimal, aussi efficace qu'un outil – jusqu'à ce qu'une machine automatisée corresponde mieux aux attentes des actionnaires, s'avère moins coûteuse, et surtout moins syndiquée. La CGT Imprimante 3D n'existe pas encore. Pas plus que les piquets de grève numériques ou les merguez 3.0.

Dans ce contexte, un chômeur est toujours vu comme un être inutile, qui ne participe pas à la vie économique de la nation, donc, pour un capitaliste, à la vie tout court. Il est en toute logique considéré comme néfaste, nuisible. Peu

importe qu'il passe son temps libre à échanger avec sa tante dépressive ou aider son voisin à refaire sa maison, ces activités ne rentreront pas dans le calcul du PIB. C'est pourquoi quasiment tous les médias en font un être qui se nourrit uniquement d'allocations et qui regarde toute la journée des rediffusions de *Motus* en slip sur son canapé. Un être médiocre que certains politiques auront plaisir à vilipender et offrir à la vindicte populaire. Le chômeur est pourtant bien plus utile au patronat que ce dernier veut bien le laisser entendre, puisqu'il sert de repoussoir pour salarié trop gourmand en revendications sociales. « Tu sais combien il y en a qui rêvent d'avoir ton poste ? Tu veux passer tes journées avec Thierry Beccaro ? » Sur la fiche d'allocation d'un chômeur devrait donc figurer : « Profession : épouvantail ».

D'ailleurs, il est toujours amusant de constater qu'à la question « qu'est-ce que tu fais dans la vie ? » on répond systématiquement par son travail, alors qu'il est fort probable qu'on fasse pas mal d'autres choses, comme regarder des films, aller boire des coups en terrasse, discuter avec ses proches, voire des actions plus inattendues qui mériteraient d'être racontées, comme « je mange des chips goût fraise-paprika » ou « j'écoute Europe 1 ». Malgré cela, et même si notre métier ne nous plaît pas, nous répondrons par ce que la société nous incite à considérer comme utile. Pourtant, faites le test la prochaine fois qu'une personne vous pose la question. Répondez « je me brosse les dents trois fois par jour » ou « je mange du pain », et admirez une perplexité proche de celle d'une poule devant un couteau ou d'un habitant des Hauts-de-Seine devant une feuille d'impôts.

Pour se maintenir en place, le système oppressif dans lequel on évolue a besoin de culpabiliser au maximum « ceux qui ne font rien », leur faire comprendre que s'ils ne bossent pas, c'est qu'ils ne font pas d'efforts, pas même celui de « traverser la rue ». Ils seraient donc de simples profiteurs du travail des autres – sous-entendu : de gros égoïstes. C'est oublier que l'égoïsme sauve également. S'il a mauvaise presse, c'est qu'il est souvent confondu avec le seul souci de soi-même. Or il n'est pas que ça. Il est aussi une manière de se sauver d'abord pour mieux aider les autres. Cette idée est tout entière résumée par Mitch Buchannon, sauveteur dans la série *Alerte à Malibu* (prouesse audiovisuelle qui a autant œuvré pour la sécurité maritime que pour l'éveil à la sexualité d'une génération). En intervention dans une mer formée, lorsque

nous devons ramener une victime inanimée jusque sur la plage et que devant nous se présente un obstacle – par exemple, les piliers d’une jetée –, il est intuitif de se positionner entre le corps inerte de la victime et l’obstacle. Ainsi, pense-t-on, si une vague nous propulse, notre corps fera barrage et nous n’aggraverons pas le cas de la personne que nous cherchons à sauver. Funeste erreur. Car si, en effet, nous nous trouvons projeté sur l’obstacle dans ces conditions, le risque est grand de perdre connaissance et de sombrer à deux. Il est donc recommandé de placer la victime entre l’obstacle et nous, non comme bouclier pour sauver notre peau, mais comme condition à notre survie commune. Penser à soi-même en premier lieu n’est donc pas nécessairement un mauvais réflexe. De la même manière, se demander si l’on ne devrait pas écrire un poème ou dessiner son chat plutôt que d’aller travailler en tant que cadre dirigeant d’un groupe pétrolier peut s’avérer salvateur pour nous et pour l’humanité. L’égoïsme, tout comme l’inutilité, peut sauver des vies.

La culpabilisation permanente et la traque de l’inutilité dans les comportements humains sont assez récentes dans l’histoire de l’aventure humaine. Il y a fort à parier que nos ancêtres chasseurs-cueilleurs, une fois leur ventre plein et le feu allumé, passaient beaucoup de temps à des activités qui nous paraîtraient aujourd’hui parfaitement vaines. Le fait qu’ils aient survécu malgré tout devrait nous amener à reconsidérer la question. À l’inverse, on crèvera sans doute d’avoir cherché une certaine forme d’utilité permanente. En témoigne le mépris dans lequel sont maintenues certaines universités : toutes celles qui n’ont pas pour vocation première d’offrir ce qu’on appelle « des débouchés » sont systématiquement raillées et voient leur budget baisser, leurs locaux se dégrader. On encouragera moins le chercheur en économie qui étudie les effets dévastateurs du trading haute fréquence que le futur larbin chez Goldman Sachs.

« C’est pour faire causer les bavards », répondait la grand-mère d’un ami lorsqu’on lui demandait quelle utilité il y avait à passer autant de temps à s’occuper de ses plantes. Comme si tout devait « servir » à quelque chose. Comme si on ne pouvait pas agir pour le simple plaisir ou la beauté du geste. Certes, ces cours de poterie ou de flûte à bec n’entraîneront peut-être pas une rentabilité à long terme, ni même à tous les autres termes. Est-ce pour ça qu’il faut s’en priver ? Combien faisons-nous de choses dans notre journée qui sont

utiles ? Plutôt que de réfléchir à ce qui sera efficace ou d'anticiper telle ou telle réaction, peut-être pouvons-nous simplement faire. Ce livre est-il utile ? Quelle importance ? Certes, il va sûrement permettre à son auteur d'alimenter son compte au Lichtenstein suite aux ventes et aux traductions dans cent soixante-douze pays, et à toi de moins culpabiliser car aujourd'hui tu as lu et tu n'as pas passé ta journée à chercher des bottines sur Vinted, mais à part ça ?

Parfois, il y a également des choses qui nous paraissent inutiles à l'échelle individuelle mais qui peuvent avoir de grandes conséquences. Imaginons que celles et ceux qui jugeaient inutile de voter Philippe Poutou aux élections présidentielles l'aient quand même fait. Dans les conseils d'administration, on aurait fait face à une épidémie de descente d'organes. Le concept d'utilité pollue même nos manières de choisir. Il faut voter « utile ». Chaque personne inscrite sur les listes électorales se transforme instantanément en stratège, en statisticien, en diseuse de bonne aventure. Dans les discussions, on spéculé sur les reports de voix, sur l'impossibilité de tel candidat de passer la barre d'un certain pourcentage. Et souvent, par un effet de prophétie autoréalisatrice, ceux que l'on a présentés comme des « petits » obtiennent peu de voix.

Bref, l'inutile structure nos vies et nos choix, et c'est tant mieux ! Il est une résistance aux forces de la rentabilité. Est-ce que s'intéresser à la vie sexuelle des crapauds buffles ou à la pop italienne des années quatre-vingt est utile ? Sans doute pas. Et alors ? Il est urgent d'apprendre à savoir dire « non » au diktat de l'efficacité. Et, tel Cyrano de Bergerac :

« ... chanter,

Rêver, rire, passer, être seul, être libre,

Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,

Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,

Pour un oui, pour un non, se battre – ou faire un vers ! »

Boire la pression plutôt que la subir

Oui, le titre de ce chapitre est médiocre. Et alors ?

« Est-ce qu'on n'en aurait pas absolument rien à foutre ? » Voilà la première question qu'on devrait se poser face à la moindre contrariété. « Merde, j'ai une tache sur ma chemise ! », « Roh là là, ma bagnole est sale... », « Mon gamin veut participer à *La France a un incroyable talent* car il sait réciter l'*Iliade* et l'*Odyssée* en rotant ». On s'en fout, non ? Elle est déjà moche, ta chemise, personne ne monte plus dans ta voiture depuis que tu lui as rajouté un aileron, et c'est déjà chouette que ton gosse s'intéresse à la Grèce antique. Donc peut-être aurais-tu tout intérêt à lâcher l'affaire. Tout cela n'a aucune importance.

Il y a des cas où l'inquiétude est légitime, bien évidemment – une sclérose en plaques, un ami qui déprime, une vieille dame qui vient de se luxer le coccyx juste devant vous. Mais à part ce type de problèmes que l'on pourrait qualifier de préoccupants, voire d'urgents, n'avons-nous pas la furieuse habitude de faire monter notre niveau de stress de manière disproportionnée ? À force d'entendre qu'il ne faut pas être médiocre, qu'il faut savoir gérer les situations, ne pas se laisser faire, être un winner, un leader, n'avons-nous pas laissé de côté notre faculté pourtant naturelle de n'en avoir absolument rien à taper d'un certain nombre de choses dérisoires ? Est-ce que l'huître se préoccupe d'une rayure sur sa coquille ? Est-ce que le serpent se rue sur la peau dernier cri en solde ? Est-ce que le mérou se soucie de ce que disent ses congénères dans son dos ? Peut-être, après tout, on n'en sait rien. Mais nous, les *Homo sapiens*, ne pourrions-nous pas facilement envoyer au diable cette pression sociale qui tient à tout prix à gouverner nos vies, qui a un impact sur nos humeurs, qui nous pousse aux pires extravagances et aux meilleures dépressions nerveuses ?

Encore faudrait-il assumer et valoriser nos défaillances, ou ce que nous considérons comme des défauts. Les sommations à toujours paraître au top pèsent sur tout le monde, d'autant qu'elles sont bâties sur un mensonge. Les modèles présentés à la télévision ou dans les publicités ont pour particularité de ne ressembler à rien de ce qui existe dans la réalité. Il suffit d'aller dans les loges des émissions et d'assister aux séances de maquillage avant chaque passage à l'antenne pour mesurer le faible niveau d'authenticité auquel on est confronté.

Il suffit de suivre le travail d'un graphiste sur une affiche de cinéma ou une publicité L'Oréal pour constater que la réalité est bien enfouie sous les retouches. On a beau le savoir, cette réalité fantasmée nous met la pression. Elle est même faite pour ça. Pour que nous ne soyons jamais satisfaits. Pour que nous cherchions toujours à ressembler à ces modèles, donc que nous achetions les produits adéquats. Mais sans vouloir vous décevoir, vous ne ressemblerez jamais à Monica Bellucci ou à Brad Pitt sur les affiches. Monica Bellucci et Brad Pitt eux-mêmes ne se ressemblent pas.

Donc peut-être qu'on s'en fout d'avoir cette tête ? D'avoir un bouton sur le nez ce matin ? Ou le nez sous les boutons pour les adolescences difficiles. Peut-être qu'on pourrait se détacher de l'envie de se démarquer en voulant ressembler à tout le monde. L'anthropologue René Girard parle d'un « désir mimétique » qui nous incite toutes et tous à imiter les autres. Le temps est venu de faire preuve de vigilance, de ne pas aveuglément suivre une mode ou un influenceur qui tweete son plat de coquillettes aux truffes depuis Acapulco ou sa morning routine depuis Bagnolet. Au-delà de la simple apparence, peut-être qu'il serait judicieux de ne pas à subir la pression venue des névroses des autres.

Par exemple, vous êtes arrêté à un feu rouge. Il passe au vert. En moins d'une demi-seconde, un bruit de klaxon se fait entendre. Vous jetez un coup d'œil dans le rétro. Une face rougeaude, plantée sur un corps lourd qui gesticule, éructe. Votre rythme cardiaque s'accélère. Vous vous sentez heurté, attaqué, jugé. Or... est-ce qu'en fait vous n'en auriez pas absolument rien à battre de ce type ? Vous n'êtes pas responsable de sa mauvaise humeur ou de son organisation défaillante, du fait qu'il joue sa vie sur cette demi-seconde perdue. Est-ce que vous avez mal agi ? Non. Vous vous êtes juste trouvé face à quelqu'un qui tente d'évacuer son mal-être en hurlant sur vous. Ça aurait pu tomber sur quelqu'un d'autre – sa femme, son chien, lui-même.

Idem pour votre supérieur hiérarchique qui vous presse. Il ne fait que reproduire ce que son propre supérieur hiérarchique lui fait sans doute subir. Bref, c'est la somme de toutes ces pressions qui s'abat en ce moment même sur vos épaules. Et on vous a bien fait comprendre qu'il fallait les assumer si vous ne vouliez pas passer pour un médiocre, un qui craque, un qui ne sait pas prendre ses responsabilités. Mais imaginez qu'aujourd'hui vous n'en ayez rien à

foutre. Souriez-lui. Au lieu de le traiter de connard, adoptez la technique du canard. Du connard ? Non, du canard.

Le canard, c'est ce volatile aux couleurs chatoyantes et à l'imperméabilité à toute épreuve. À la base du croupion, il possède une glande dans laquelle il trouve de quoi lisser son plumage avec son bec. Il procède à cette opération plusieurs fois par jour, car il est vital pour lui de rester bien au sec. Ainsi, l'eau glisse sur lui sans l'atteindre, telle une leçon de vie pour nous, humains. Lissons nos plumes sans plus attendre. Laissons glisser sur nous les choses non essentielles. Empêchons-les d'avoir un impact sur nous. On entend souvent l'expression « elle a dû se construire une armure » ou encore « il a le cuir épais ». C'est une métaphore très commune que de comparer la capacité à résister d'un être humain à la façon dont il se protège pour encaisser les coups. Or tout le problème est là : que ce soit avec une armure ou un cuir épais, les coups sont encaissés. L'armure finit par être cabossée, le cuir abîmé – sans compter que le transfert d'énergie que vous avez à prendre en charge vous atteindra irrémédiablement, vous faisant parfois tomber. Avec les plumes de canard, vous éliminez ce risque. Les coups et la pression sociale glisseront sur vous. À peine le temps d'y penser, et ils seront loin derrière, laissant vos assaillants perplexes. Surtout lorsqu'ils vous verront replonger la tête dans votre croupion.

Les insultes en disent souvent davantage sur celui qui les profère que sur celui qui les reçoit – ce qui ne signifie pas qu'elles sont toujours infondées. Il est nécessaire de faire la subtile différence entre le « je-m'en-foutisme » et le « on s'en fout ». Le premier est un laisser-aller, un manque de respect aux autres et à soi-même. Le second est le simple fait de ne pas se laisser atteindre par ce qui cherche à nous abîmer. Par exemple, si on me dit que mes lacets sont défaits et que je ferais mieux de m'arrêter pour y remédier, j'ai le choix de continuer sans écouter, voire de considérer que c'est une posture attendue et conventionnelle d'avoir des lacets noués, que je ne céderai pas à la pression sociale qui consiste à faire croire à une société qu'elle marche bien avec des nœuds au pied... quitte à me casser la gueule dans l'escalier. Je peux aussi estimer que c'est un bon conseil et réagir en conséquence. En revanche, si l'injonction est de changer de chaussures parce que les miennes sont un tant soit peu usées et que les autres

vont me juger à partir de ce seul élément, sans doute est-il préférable d'envoyer mon interlocuteur balader (avec les chaussures qu'il souhaite).

« On s'en fout » ne doit pas nous conduire à l'indifférence. Juste à faire le tri. Aujourd'hui, n'importe quel milliardaire à baballe qui se casse un ongle juste avant la Coupe du monde aura droit à cinq minutes dans le journal de 20 heures. Pendant ce temps, des centaines d'enfants dorment toutes les nuits dans les rues de la capitale de notre beau pays, septième puissance mondiale. Aujourd'hui, dans bon nombre de foyers, l'époux accorde plus de considération à sa voiture qu'à sa femme et ses gosses. Peut-être que le temps que vous allez consacrer à dire au monde combien ce livre est nul et stupide aurait été mieux employé à vous faire un thé au gingembre, que vous auriez pu boire en relisant du Luc Ferry.

Il y a certes des combats à mener. Mais la plupart du temps, ils sont à démenter. Cela libère de l'espace mental pour ceux qui en valent la peine. Plutôt que de râler contre un talk-show, peut-être pourrions-nous nous demander comment un plateau d'invités peinant à atteindre le QI d'un parpaing peut séduire autant. Et tenter de changer cela, proposer d'autres choses. Peut-être devrait-on davantage se foutre des conséquences d'un système inique et s'attaquer plutôt aux raisons d'une telle débâcle. Dieu se rit des hommes qui se plaignent des conséquences alors qu'ils en chérissent les causes, comme l'aurait dit Bossuet. Si on veut qu'il arrête de se foutre de nous, peut-être faudrait-il arrêter de lui donner de bonnes raisons de le faire. Plus on se foutra de son jugement, de celui de la société, moins on aura l'air ridicule de rater, moins on se sentira méprisable, moins on fera prendre de points à l'action Valium à la bourse de Paris.

Bien sûr, parfois, on ne peut pas faire autrement, et il arrive qu'on cède. Que la pression soit trop forte ou tout simplement impossible à éviter. Alors, on craque. Comment pourrait-il en être autrement ? On ne gagne pas à tous les coups un bras de fer contre un rouleau compresseur. « Je refuse d'être considéré comme une victime », vociférait un invité sur un plateau télé. Pourquoi ? Qu'y a-t-il de dégradant à avouer avoir perdu pied ? Oui, parfois, notre volonté fait défaut, notre enthousiasme vacille. Oui, parfois, on se fait agresser physiquement ou mentalement. Qu'est-ce que notre société nous dit quand ça

arrive ? « Relève-toi ! Tu vas t'en sortir ! Tu es un battant ! » Alors que, parfois, on a juste envie de rester là, à réfléchir, à vagabonder, à se réparer. Parfois, ce qu'il nous faut, c'est juste du temps, du calme, du repos. Et nous resservir une pression.

Tu vas mourir, comme un nul

C'est bientôt la fin. De ce livre, certes. Mais aussi (SPOILER ALERT) de ta vie. Quel que soit ton âge, ta condition sociale, ton lieu de résidence, ça sent le sapin. Tu auras pu vivre mille aventures, t'en inventer le double, avoir fait plus de fois le tour de la planète que son écosystème ne peut le supporter, le terminus arrive. Celui où tout le monde descend, six pieds sous terre.

Peut-être que tu crouleras sous les éloges, que tu auras même des obsèques nationales. Mais souviens-toi que tout est relatif. Victor Hugo en a eu. Johnny Hallyday aussi. Quoi qu'il en soit, les discours d'enterrement commencent rarement par : « C'était une énorme bouse, je suis si heureux de le voir entre quatre planches. » On a plutôt droit à : « Jean-Claude nous a quittés trop tôt. Il avait la joie au cœur et un sourire pour tout le monde. Il aimait les enfants comme personne. » Même si on voyait régulièrement Jean-Claude dans son grand imper aux abords de l'école primaire, son oraison funèbre sera l'occasion de lui rendre un dernier hommage. « Il est toujours joli, le temps passé, une fois qu'ils ont cassé leur pipe. On pardonne à tous ceux qui nous ont offensés, les morts sont tous des braves types », disait Brassens. Serge Dassault, le vendeur d'armes, semeur de mort, petit prince de la corruption, eut droit à des adieux déchirants de la part de la classe politique. On a salué chez Margaret Thatcher la femme de caractère. Euphémisme délicat pour celle qui a écrasé la contestation et a plus de morts sur la conscience que n'importe quelle tête d'affiche de *Faites entrer l'accusé*. On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Une personnalité politique qui laisse ses compatriotes mourir de faim ou de froid a simplement des méthodes plus discrètes qu'Hannibal Lecter.

Idem pour tous ceux qu'il envoie à la guerre, ce « massacre des gens qui ne se connaissent pas, au profit de gens qui se connaissent mais ne se massacrent pas » – comme l'a définie Paul Valéry – où seuls seront décorés ceux qui l'auront vue de loin. À savoir, les maréchaux, les généraux, bref, les gradés qui auront envoyé ceux considérés comme médiocres se faire hacher menu. Ceux qui auront refusé seront traités de tire-au-flanc (littéralement, ceux qui ne sont pas sur le front mais plutôt à l'arrière ou sur les côtés, les flancs). Se sacrifier est donc valorisé pour motiver un maximum les troupes à foncer dans le tas pour

des causes économiques ou nationalistes. Bref, pour servir des motivations aussi absurdes que les patrons ou la patrie.

Cela dit, peut-être que ta fin va être encore plus médiocre que ta vie. Tous les ans, une académie décerne des Darwin Awards. Elle célèbre les morts les plus stupides, mais néanmoins authentiques, de l'année. Par exemple, celle d'un homme qui a ouvert une lettre piégée qu'il avait lui-même envoyée et qui lui a été retournée par la poste à cause d'un timbre manquant ; ou celle d'un autre qui lança un bâton de dynamite sur un lac gelé pour faire un trou dedans, sans penser que son chien, grand joueur, courrait à vive allure pour le récupérer et le lui rapporter. Parfois, c'est la volonté divine qui les guide sur le mauvais chemin, comme ce révérend brésilien qui s'est harnaché à mille ballons gonflés à l'hélium pour battre un record du monde mais s'est fait emporter par le vent et a été retrouvé mort sur la côte trois mois plus tard. Peut-être que ces gens ont passés leur vie à essayer d'être le plus remarquables possible, qu'ils ont fourni des efforts intenses pour être admirés. Peut-être même qu'ils tentaient de s'éloigner le plus possible de la médiocrité. Il semblerait qu'elle les ait rattrapés in extremis.

La mort stupide frappe aussi les autoproclamés grands de ce monde. Ainsi Attila, le redoutable et redouté roi des Huns, qui fit régner la terreur sur tout un continent et dont le nom fait encore frémir de trouille l'ensemble de l'humanité, mourut-il dans son lit, durant sa nuit de noce, étouffé par un saignement de nez. Quand Jacques II d'Écosse eut envie, durant le siège du château de Roxburgh en 1460, de faire tonner un coup de canon en l'honneur de la reine, ce dernier lui explosa au visage et Jacques mourut sur le coup. Le grand Charles VIII, illustre roi de France, se rendant à un tournoi de jeu de paume, périt quant à lui après s'être tapé la tête contre le linteau en pierre d'une porte. Bref, les ors et les honneurs n'empêchent pas la mort de faucher, en même temps que le défunt, les années qu'il avait passées à construire son image, sa posture, voire sa postérité. Tu peux toujours posséder les meilleures usines du monde, trouver le vaccin contre les doudounes sans manche, avoir 4 milliards de followers sur Twitter, tu n'es pas à l'abri de glisser en sortant de la douche et de mourir la tête dans un bidet. La mort rend humble.

Ces dernières années nous ont rappelé que, bien que tout en haut de la chaîne alimentaire, nous pouvons être terrassés par un virus minuscule. Ce

dernier a même figé l'économie mondiale et fait de Jean Castex l'homme le plus écouté de France. Tout comme la peste en son temps, Ebola ou la tektonik, nous ne sommes jamais à l'abri d'une calamité que nous n'avons pas vue venir. Nous vivons sans arrêt sous la menace du pire venu de l'invisible. Bref, nous sommes peu de chose. Même les gens morts en héros finissent irrémédiablement dévorés par des micro-organismes qui auront leur peau, leurs tripes, leurs organes. Tous les êtres vivants sont soumis à la même logique irrémédiable. Donc arrêtons de penser que ça va mal finir puisque, de toute façon, ça va mal finir. Tout ce que nous avons mis des années à construire va se détruire. Tous les efforts que nous aurons produits pour tenter de paraître autre chose que médiocre seront effacés, balayés par le temps. La mort nous réserve à toutes et à tous une égalité de traitement radicale. La mort est communiste.

J'en veux pour preuve le nombre de milliardaires qui s'échinent à tenter de lui échapper. Après avoir soutenu un système économique qui les a enrichis tout en sabotant toute forme de vie sur Terre, ils s'achètent désormais des bunkers. Pour ne pas mourir, ils sont prêts à vivre dans un caveau. Les sociétés qui en construisent partout dans le monde font fortune. Les lieux les plus prisés se situant en Nouvelle-Zélande, pays possiblement moins affecté que les autres endroits du globe par le réchauffement climatique. Mais, à terme, affecté quand même. D'où l'idée de prévoir des stocks de pâtes au caviar et de cassoulet à la truffe pour moins mal vivre la fin du monde des pauvres. Ironie cynique de l'histoire, les futurs propriétaires des lieux vont jusqu'à chercher des solutions pour que leur personnel de maison ne se rebelle pas contre eux et que les rapports de domination et de classe perdurent même dans un monde postapocalyptique. Privation de nourriture, collier électrifié, tout est déjà à l'étude.

Ces mêmes milliardaires cèdent également en ce moment même à une autre lubie : l'immortalité. Déjà de leur vivant, ils sont nombreux à fréquenter les pros du bistouri pour garder l'air frais et naturel de leur jeunesse désormais éternelle. Mais certains vont plus loin en visant carrément non seulement une jeunesse mais une vie éternelles. Pour cela, ils ont trouvé un stratagème imparable : la cryogénisation. Rappel du principe : après leur décès, leur corps est conservé à des températures très basses en attendant que l'humanité trouve le moyen de ressusciter les morts. Si cette technique fonctionnait déjà et que

des figures illustres avaient été congelées, imaginons Jean Jaurès écouter un discours du Parti socialiste français aujourd'hui, ou Che Guevara tomber nez à nez avec sa tête sur une housse de couette ou une paire de chaussettes. Parfois, la mort à cela de vertueux qu'elle permet de ne pas savoir ce qu'il adviendra de votre souvenir dans l'imaginaire collectif de l'humanité. Et puis, que verra un ultrariche se réveillant dans deux ou trois cents ans ? Peut-être qu'une révolution aura abouti, qu'il se fera immédiatement taxer pour que sa fortune serve à financer les services publics ? Peut-être que la langue qu'il parlait sera éteinte ? Peut-être qu'en se levant il trébuchera sur un tapis de bain Che Guevara et mourra en s'écrasant au sol ? Et ce sera reparti pour un tour.

Quel dommage, donc, de ne pas profiter de la mort pour enfin accepter sa médiocrité. Pour, à son approche, s'apaiser et être tout à fait honnête au sujet de cette curieuse aventure qu'est la vie. Les gens qui disent « ne pas avoir de regrets » sont au pire des menteurs, au mieux des naïfs. Évidemment que nos parcours sont semés de fautes, de torts que l'on fait aux autres, volontairement ou non. Évidemment que ces failles sont constitutives de ce que nous sommes, et que nous n'avons pas d'autres choix que de nous tolérer dans notre entière nullité. Bien sûr que vouloir à tout prix réussir sa vie est le meilleur moyen de la rater.

Oui, on va tous mourir comme on a vécu : comme des médiocres. Mais c'est tout sauf triste, car nous avons tous un rôle à jouer dans le collectif. Celles et ceux qui nous dirigent le savent, et le redoutent. Ces personnes savent également que, pour saboter notre union potentielle, le mieux est d'organiser une vaste compétition de chacun contre toutes et tous. Elles ont un intérêt à nous faire croire que nous ne sommes pas médiocres et que nous devons même l'être moins que notre voisin en travaillant plus, ou en achetant tel gadget. Il est donc urgent de précipiter la mort d'un système qui nous trie, nous humilie, nous oppose, nous contraint, nous frustre, nous abrutit, nous condamne dès la naissance au profit de quelques cyniques avides qui tentent de camoufler leur propre bassesse derrière des stock-options et des comptes dans des paradis fiscaux. Pendant que chacun essaye de s'en sortir en étant le moins médiocre possible, ils s'enrichissent. « C'est la fin de l'Histoire », écrivait le politologue américain Francis Fukuyama à la chute de l'URSS. Pour lui, le capitalisme avait triomphé pour toujours. Il était le meilleur des systèmes économiques.

Toute autre tentative était vaine. Mais tout a une fin. Y compris la fin de l'Histoire.

C'est pourquoi il me semble important de prendre conscience de nos limites et de faire avec plutôt que de nous obstiner à les repousser. C'est pourquoi il me semble également important de prendre conscience des limites de ce système et de la fragilité extrême de celles et ceux qui le maintiennent tant bien que mal. Dans *Le Voyage de Gulliver*, les lilliputiens paraissent n'avoir aucune chance face au géant. Leur médiocre taille semble être un handicap trop important. Pourtant, en unissant leur médiocrité, ils tissent des liens entre eux sur lesquels le géant vient trébucher. Cela ne marche sans doute pas à tous les coups. Il est même évident que l'Histoire se fait à coups de tentatives, donc de loupés, de ratés, de défaites. Il est donc urgent de tenter, d'échouer, de recommencer. Car, comme le veut la devise Shadoks, « si on a une chance sur mille que ça marche, il faut se dépêcher de rater les 999 premières ».

Remerciements

Alice, Aude, Constance, et toute la fabuleuse médiocre équipe des Pérégrines.
Magali, qui supporte ma médiocrité au quotidien.
Philippe, hater médiocre.

Dans la même collection

Petit éloge de la gentillesse, Emmanuel Jaffelin

Petit éloge du charme, Harold Cobert

Petit éloge des saisons, Pierre Pelot

Petit éloge du catholicisme français, Jean-François Bouthors

Petit éloge de David Bowie, Daniel Salvatore Schiffer

Petit éloge de l'enfant, Pierre Lassus

Petit éloge de la course cycliste, Jean Cléder

Petit éloge des gares, Pierre Lassus

Petit éloge du rugby, Ludovic Ninet

Petit éloge du surf, Joël de Rosnay

Petit éloge de Tintin, Jacques Langlois

Petit éloge de la gourmandise, Nicolas d'Estienne d'Orves

Petit éloge de la gratitude, Olympia Alberti

Petit éloge du baiser, Jérôme Attal

Petit éloge du running, Cécile Coulon

Petit éloge de la jouissance féminine, Adeline Fleury

Petit éloge de la chanson française, Didier Tronchet

Petit éloge des anti-héroïnes de séries, Anaïs Bordages et Marie Telling

ISBN : 979-10-252-0579-2

OceanofPDF.com